

52
1975

Sommaire

Annonce de la Parole et ministère presbytéral

Atelier Equipes Urbaines

p. 5

Recherche, parole et ministère

René Salaün

p. 19

Carnet de la Mission

p. 55

Annonce de la Parole & ministère presbytéral

Atelier Equipes Urbaines

Le débat a été amorcé à partir d'un compte rendu de carrefour, où l'un des participants avait été contesté dans ce qu'il avait exprimé sur sa manière de se situer comme prêtre, dans les groupes auxquels il participe :

« On se situe comme quelqu'un qui cherche sa Foi avec les chrétiens et, en même temps, on a quelque chose de plus à dire, à cause du ministère que nous avons dans l'Eglise. Il y a là une contradiction ».

Est-il contradictoire d'être « en recherche » dans le domaine de la Foi, et d'avoir « quelque chose de plus à dire, à cause du ministère que nous avons dans l'Eglise ? ».

D'emblée, le débat était introduit explicitement au niveau du rôle spécifique du ministère presbytéral. En fait, il s'est déroulé en deux temps.

Dans une première partie de l'échange, tout en parlant à partir de leur situation de prêtres, les participants se sont exprimés sur Recherche de la Foi et annonce de la Parole.

Ce n'est que dans la deuxième partie de l'échange qu'a été abordée la question du rôle propre du ministère presbytéral.

Recherche de la foi et Annonce de la Parole de Dieu

Chercheurs de Dieu

C'est une attitude de fond exprimée par tous comme caractéristique de leur démarche de Foi, aujourd'hui, même si, dans le passé, il en a été autrement pour certains.

« Je constate une évolution dans ma manière de parler. Il fut un temps où j'aurais été tenté de m'exprimer en disant : "L'Eglise c'est moi" — "L'Eglise dit cela". Aujourd'hui, j'en suis incapable. Quand je me trouve en réunion, je dis : "Ecoutez, voilà mon témoignage personnel sur telle question". Parler ainsi provoque les gens à une recherche et n'apporte pas une réponse toute faite. Nous devenons un groupe qui se met en recherche ».

Comment et sous quelle influence la « recherche » est-elle devenue intérieure à notre attitude de Foi ? Et pourquoi la Foi ne peut-elle être vécue par nous sans comporter cette dimension ? Une intervention le dit clairement :

Accepter la remise en cause

« Le contact prolongé avec des incroyants fait découvrir progressivement que la ligne de démarcation de l'incroyance ne passait pas entre nous et eux, mais à l'intérieur de nous-mêmes. Donc, on est devenu aujourd'hui des chercheurs de Dieu, des catéchumènes. Avec le monde incroyant, notre profession de foi ne peut être que ça. Ça ne veut pas dire que l'on a plus rien à dire. Les copains incroyants ont remis en cause nos structures mentales. Ils nous provoquent ainsi : "Votre discours religieux ne véhicule-t-il pas une idéologie qui n'a rien de religieux ni de spirituel ? Vous avez tout mélangé. Vous parlez de Dieu, mais ce n'est peut-être pas de Dieu que vous parlez en fait. Vous parlez peut-être de tout autre chose que de Dieu. Remettez en cause vos conditionnements psychologiques d'éducation avant de pouvoir nous parler de Dieu" ».

Cette provocation à vivre la Foi, en restant continuellement en recherche de sa vérité, nous parvient tout autant à travers

**Refuser
les réponses
au rabais**

des chrétiens dans la mesure où eux aussi sont affrontés à l'incroyance et remis en cause dans leur foi.

Malgré cette nécessité de décapage, il existe chez beaucoup d'entre nous un besoin personnel de se réinstaller dans la sécurité de réponses définitives.

« Un petit groupe célébrait l'Eucharistie et posait la question : Qu'est-ce que signifie l'Eucharistie ? Moi, prêtre, je ne savais plus très bien. Par bonheur, je suis à une année sacerdotale à Fontenay et j'ai eu la réponse hier. Le danger, c'est de rapporter la réponse que j'ai eue ailleurs. Je ne vais plus me mettre en cause avec eux, puisque j'ai une réponse et je vais être un enseignant. Voilà ce qui nous guette à chaque instant ».

Pourtant, ne faut-il pas aller plus loin encore ? Cette attitude de « recherche » que nous reconnaissons nécessaire de conserver n'est-elle que le résultat d'une provocation de l'incroyance ? Le contact avec des incroyants ne nous rend-il pas plutôt l'inestimable service de nous faire retrouver une attitude qui fait partie du statut même de la Foi ?

« Quand je me situe face à Dieu, plus particulièrement face à l'Évangile, je sais que j'ai à vivre dans un entre-deux perpétuel entre un Royaume qui est déjà là et un Royaume qui n'est pas encore totalement là. Ça fait donc congénitalement partie de mon espèce de chrétien et de mon espèce de prêtre que d'être dans cette charnière perpétuellement inconfortable, dont j'ai à accueillir le mystère, beaucoup plus qu'à en vouloir délimiter exactement les contours ? ».

C'est bien là ce que disait André Bossuyt au cours de cet échange, mais non sans nous inviter à cette conversion qui est de reconnaître que cette dimension inhérente à la Foi en ce monde est enracinée dans le fait qu'elle est une réponse à Dieu qui cherche l'homme.

« Si j'essaie de me mettre dans ce qui doit être mon rapport direct avec Dieu, j'ai envie de dire : ce n'est pas moi qui cherche Dieu, c'est fondamentalement Dieu qui me cherche ».

Une " Parole " à dire

Nous ne pouvons être que des « chercheurs de Dieu », mais « ça ne veut pas dire que nous soyons muets ». Le même copain qui s'exprimait ainsi ajoutait quelque temps après :

« Si nous sommes réduits au silence, nous avons cependant quelque chose à dire, et nous essayons de le faire ».

« Dans une équipe de chrétiens où on cherche ensemble la signification de ce qu'on vit, et où je ne veux pas en dire plus qu'eux, je suis gêné. Non pas parce que je voudrais en dire plus qu'eux, mais parce que, avec l'Eglise, il faudrait aller au delà des balbutiements ».

Un autre copain, dans une de ses interventions, a parlé de la « responsabilité de présenter la Parole de Dieu ». Il a fait état de « la permanence de la Parole de Dieu, qui s'adresse à tous par l'intermédiaire des "média", notamment le fait que nous soyons prêtres et que nous vivions au milieu d'autres gens, croyants ou pas ».

Au cœur de la redécouverte de la dimension de recherche et d'interrogation qui fait partie de la Foi telle que nous la vivons, la conscience reste vive d'avoir en même temps à dire « autre chose que des balbutiements », une « parole qui n'est pas de nous », et « qui nous dépasse » parce qu'elle est « Parole de Dieu » et « don de Dieu ».

Une Parole de Vie

Pour la dire, nous avons à l'accueillir dans son objectivité, mais aussi à la référer à ce qu'est l'expérience des hommes.

« Pour nous, pour moi et pour mes copains de l'équipe, dans la Parole, on ne fait pas dire à l'Evangile n'importe quoi. D'autre part, on aime se référer à une expérience humaine d'abord et voir comment l'Evangile l'épaulé, c'est-à-dire comment les hommes peuvent vivre mieux avec l'animation de la Foi. Il faut partir d'abord d'une expérience humaine vécue, en particulier dans le sens de la liberté ».

« Pour moi l'Evangile n'est jamais une norme. On ne peut pas appliquer tel ou tel texte comme ça ! C'est une Parole vivante qui me permet de voir que ce qu'on vit, ça fait des hommes libres, que ce soit par rapport à la vie humaine ou par rapport au religieux, parce qu'il y a aussi une aliénation religieuse. Si Marcel

**Un trésor
dans des vases
d'argile**

et moi-même on reste, c'est pour aider les gens à se libérer de l'aliénation religieuse. Cela nous paraît extrêmement important.

La catéchèse ce n'est pas un donné que j'ai à dire. C'est, avec des personnes concrètes, essayer de voir comment cette Parole éclaire l'expérience humaine que ces personnes ont de la libération, de la communication, de l'engagement, etc.

Je ne tiens pas du tout à perdre l'aspect du don de Dieu dans ce regroupement d'hommes libres, et donc d'une objectivité de la Foi chrétienne qui est à accueillir plus qu'à inventer de toute pièce ».

C'est parce que cette parole à dire est « don de Dieu » et qu'elle « nous dépasse » que nous ne sommes jamais à la hauteur de la responsabilité que nous avons de la dire. Nous sommes nous-mêmes jugés par tout ce que nous en livrons aux autres et provoqués autant qu'eux pour pousser plus avant la recherche que nous faisons ensemble ».

Notre manière même d'être situés par rapport à la Parole de Dieu, lorsque nous la disons, fait qu'il n'est pas contradictoire d'en être les messagers alors même que nous sommes en recherche de Dieu et de la Foi.

Bien des copains se sont exprimés dans ce sens au cours des échanges.

« Si je parle le langage de mon rapport direct avec Dieu et que je cherche mon rôle de catéchète, je dis : c'est Dieu qui parle par la médiation, nécessairement bancaire, dans laquelle je me trouve face à Lui et dans mon rôle de médiateur entre Lui et les hommes ».

« Quand je parle en fonction de mon ministère, je dis, en effet, une parole qui n'est pas de moi ; aiguillonné par les chrétiens qui sont là, je me situe nécessairement, personnellement, à la même distance de cette Parole-là que les gens auxquels je l'adresse ».

« La Foi est humaine et c'est quelque chose qui est donné... L'Eglise nous confie une mission qui déborde largement la personnalité du gars qui la porte. Ça ne me paraît pas en contradiction avec le fait d'être en recherche ».

« Peut-être que je vis heureux inconsiderablement, mais je ne suis pas gêné par un certain décalage. Je sais que jamais je ne serai au niveau de ce que je vis. Je ne suis pas seul dans cette condition : quand des gens parlent de la Foi, ils ne rendent pas compte de ce qu'ils sont, ils rendent compte du point où ils en

sont parvenus. Il me semble que fondamentalement, il y a quelque chose qui ne nous appartient pas : la Foi de l'Eglise, qui est l'interpellation de la Parole de Dieu.

On n'aura jamais un discours satisfaisant capable de rendre compte du point où on en est et capable de répondre aux questions d'un autre. Moi, j'ai fait une croix là-dessus. C'est peut-être par fainéantise...

La pérennité de l'Eglise est constituée par des gens qui ont été saisis, dans un contexte humain, par l'aventure de Dieu. Certains ont faim de Dieu : ce sont des chrétiens qui nous interrogent, ou des gens occasionnellement à partir d'un truc quelconque. Même si c'est confus, ou mal foutu, il faut leur donner des chances de répondre à un certain appétit de Dieu qu'ils peuvent avoir ?

Personnellement, je ne me sens pas mal à l'aise de jouer mon existence de chrétien à ce niveau-là, sachant fort bien qu'avec eux j'ai à voir et à m'interroger sur la distance qu'il y a entre le contenu de ma vie, la manière dont je joue très quotidiennement les choses et la Parole de Dieu. Je ne vois pas de contradiction. Pourtant prêtre, je me sens particulièrement responsable que la Parole de Dieu et la Foi de l'Eglise soient interpellantes. Pour éviter de me satisfaire de « ma » parole et de « ma » Foi, l'expression de ma foi doit m'interroger autant qu'elle interroge les autres. Ce que je dis le dimanche, si ça ne m'emmerde pas, je pense : tu racontes ce qui te vient à l'idée ; si ça m'emmerde un peu, je me dis : il y a peut-être quelque chose qui est en vérité ce que je dois exprimer quand des gens sont rassemblés.

C'est toute la pesanteur de ma vie : je trouve que dans ma vie il n'y a pas grand-chose comparativement à ce que je dis. J'ai l'impression que ma quotidienneté est vraiment très pauvre. Le partage de vie on ne le vit pas avec des couronnes : on est à la limite de se casser la gueule par moments au boulot. Pour nous, la violence, c'est un truc quotidien : souvent j'ai envie de mordre ou de cogner. Ça me détend, mais ça m'interroge quand même. Ça ne me gêne pas le soir de célébrer l'Eucharistie, de dire quelque chose qui est tout à fait autre chose que ce que je vis, et de me coller un truc où je cherche avec d'autres l'impact de la Parole de Dieu et de la Foi de l'Eglise dans la manière dont je conduis ma vie ».

**Ne pas être
entendus
nous rend-il
muets ?**

Avoir à dire une parole qui nous dépasse, alors qu'on est soi-même en recherche de Dieu est perçu comme une tension irréductible entre deux exigences de notre existence de chrétiens et de prêtres.

S'il n'est pas contradictoire de vouloir vivre l'un et l'autre, dans le concret de nos vies ce n'est pas aussi simple. Partageant la recherche des hommes, la contradiction nous apparaît parce que nous ne savons plus bien quel est le contenu de la Parole à dire, et parce que nous découvrons que ce que nous en disons est inaccessible à la plupart des gens, ou sans signification pour eux.

Pourtant la manière même dont nous faisons état de cette contradiction montre qu'elle nous interroge, mais que nous n'en prenons pas notre parti. Nous en cherchons les raisons, et nous ressentons qu'il doit exister des chemins à trouver pour la réduire : ceux d'une libération de la Parole, par son expression dans un langage adapté à notre époque.

« Ce qui nous interpelle le plus ce sont tous ces gars qui, depuis 30 ans, ont tenté de vivre leur foi au cœur d'un monde hostile à l'Évangile et qui maintenant nous disent ; vous êtes des prêcheurs à bon compte. Qu'est-ce que ça veut dire profondément ?

Effectivement, on arrive à un moment critique, où plus ça va, plus on recule. Notre parole ne veut plus rien dire et pourtant il faut qu'on cause tous les dimanches dans les sermons, et puis aussi ailleurs ».

« Il y a un point qui nous avait assez marqués quand on a réfléchi à la catéchèse dans l'équipe. Ça nous paraît valable, mais ça nous a interrogés de nous rendre compte que le discours de la Foi était accessible à de moins en moins de gens. On pensait cela à cause de l'absence totale de sentiment religieux. Ils sont imperméables. Ça nous laisse moroses, parce qu'on se dit finalement que, dans cette responsabilité de présenter la Parole de Dieu, de la rendre accessible, on se trouve en face d'une difficulté mésestimée. Que passe-t-il de ce que nous vivons ? N'y a-t-il pas comme un « givre » face à tout ce qui est proposition de la Foi ? ».

**Retrouver
un langage,
est-ce la seule
solution ?**

« N'y aurait-il pas une explication : nous sommes incapables d'exprimer la Foi parce qu'on refuse de refaire un langage de la Foi à partir d'une vision du monde et d'une analyse marxistes de la société ? »

Nous baignons dans un monde marqué par une analyse. Jusqu'ici on a refusé, en tant que chrétiens, de revoir, de reformuler notre Foi à partir d'un outil de pensée qui est le nôtre et celui de notre époque. On a fait la comparaison avec St-Thomas, en disant : on a peut-être à rejouer ce que, lui, avait fait à son époque. Il a repensé, redit, reformulé la Foi à partir d'un outil de pensée qui était celui de son époque. Aujourd'hui, notre porte-à-faux s'explique peut-être ainsi.

Personnellement, je penche beaucoup pour cette explication-là ! ».

Parole de Dieu et ministère presbytéral

Etre des « chercheurs de Dieu » pour mieux découvrir chaque jour en qui nous croyons — et l'authentique manière de vivre la Foi en Lui — est une démarche que nous avons en commun avec bien des chrétiens. Dans cette recherche, nous laisser éclairer par quelqu'un qui vient au devant de nous, par une « Parole » que nous avons à accueillir pour nous-mêmes, et à dire aux autres ; même si c'est difficile, nous essayons de le faire avec ces mêmes chrétiens.

Cependant, nous sommes prêtres, et nous ne pouvons éviter de nous poser la question : dans tout cela, y a-t-il un rôle propre du ministère presbytéral ?

« Quand on parle d'annonce de la Parole et de catéchèse, pense-t-on qu'il y a un rôle propre au prêtre ? Il semblerait que ce soit un fait acquis ! Pour moi, c'est une question qui, non seulement reste ouverte, mais se trouve constamment posée ».

Cette question, sous jacente aux échanges depuis le début, a été posée en clair par l'intervention ci-dessus.

Responsabilité de toute l'Eglise

« Quelle est notre mission de prêtres devant la Parole à dire ? Puisque de plus en plus il y aura des laïcs qui seront catéchètes, ce qui est aussi dans leur mission de baptisés, je crois qu'il faut rayer cela comme spécificité du prêtre. Il faut chercher ailleurs. Ce n'est pas parce qu'on en sait davantage qu'on est prêtre ».

« L'ensemble de l'Eglise est responsable de la Foi. On veut toujours essayer de trouver quelque chose qui soit spécifique du prêtre. Il y a des choses qui sont spécifiques du prêtre à une époque, mais qui ne le sont pas nécessairement toujours de toutes les époques.

Moi, je pense que c'est à l'Eglise qu'il appartient de dire Jésus-Christ pour le monde d'aujourd'hui. Bien des laïcs sont plus capables que nous de le faire » .

« Comment être prêtre qui recherche la Foi et qui a en même temps un rôle catéchétique ? Voilà le fond de la question : c'est l'Eglise tout entière — et cette petite église qui est là, réunie ensemble — qui va essayer de dire Jésus-Christ, mais ce n'est pas moi qui vais dire J.C. dans cette portion d'Eglise. Je vis ça très profondément, au niveau d'une équipe de jeunes adultes. Parmi ces gens, il y a des gars — notamment un — qui disent bien mieux Jésus-Christ que moi ».

Mais aussi une responsabilité ministérielle spécifique

Le ministère est-il un produit culturel ?

Qu'il y ait une responsabilité de toute l'Eglise dans l'annonce de la Parole, personne ne l'a contesté. Mais cela exclut-il une responsabilité particulière au ministère épiscopal et presbytéral ?

« Il y a eu toute une période de la vie de l'Eglise à laquelle nous avons participé, où les prêtres étaient les seuls détenteurs de la Parole. On découvre aujourd'hui que toute l'Eglise doit être témoin de J.-C. et de l'Evangile. Dans la proposition de la Parole, cette mission collective de l'Eglise efface-t-elle toute mission particulière ?

En Jésus-Christ, à travers un langage très typé — celui de son temps — il y a quand même une parole qui a été dite une

fois pour toutes. Qui est responsable de transmettre cette Parole dite une fois pour toutes au cœur de l'histoire des hommes par Jésus-Christ ? L'Eglise ; d'accord. Mais qui est responsable de la fidélité à ça à l'intérieur de l'Eglise ?

Je remarque, par exemple dans les Actes des Apôtres, que Saint Paul a éprouvé le besoin d'aller se confronter, dans le message qu'il enseignait, avec les « colonnes de l'Eglise », pour voir s'il était fidèle à la tradition apostolique.

Que l'Eglise soit tout entière responsable de la fidélité à la Foi apostolique, sans aucun doute. Mais, à l'intérieur de l'Eglise, y a-t-il des gens qui sont responsables de cette fidélité de l'Eglise ? Peut-on dire que c'est une fonction occasionnelle, liée à un contexte de lecture qui pourrait disparaître dans un autre contexte ? Ou bien est-ce essentiel, de fait, à la manière dont J.-C. a constitué son Eglise ? ».

« Dans un groupe de chrétiens, je disais : moi, je suis chrétien comme vous. Et puis en relisant le thème du ministère dans les Evangiles et dans les Actes des Apôtres en particulier, et dans les Epîtres, on sent quelque chose de plus. Etre ministre de J.-C., avoir donné sa vie au ministère, ça implique une mission particulière ; il y a un lien particulier avec Jésus-Christ ».

Le ministère : une compétence ecclésiale

Ce rôle particulier du ministère presbytéral, qu'attestent les Actes des Apôtres et les épîtres, nous sommes tâtonnants dans nos expressions pour le cerner. Nous sentons à la fois que l'Eglise en a besoin, et que nous avons à l'exercer.

« Quand on se trouve, comme la plupart d'entre nous, chargés de paroisse cela veut dire concrètement qu'on a « l'étalage » à faire, le visage visible de l'Eglise à faire. Le gars, l'ouvrier, le copain, n'importe qui, quand tu lui parles de l'Eglise, du Bon Dieu, de religion, il met tout ça dans le même sac et il vient voir notre vitrine.

Alors on dit : on prend des laïcs — quels laïcs ? — et puis on va chercher avec eux le nouveau visage de l'Eglise. Les laïcs de bonne volonté, qu'est-ce qu'ils ont eu comme formation sinon leur catéchisme ? A un niveau comme celui-ci, qu'on le veuille ou non, on n'est pas au même stade que n'importe qui de bonne volonté.

Nous serons obligés, de retour dans notre vitrine, de ne pas nous considérer tout à fait comme inutiles et de dire : l'Eglise enseignante est foutue. On a un rôle à jouer, de temps en temps, pour dire aux laïcs : vous êtes pleins de bonne volonté, religion populaire, etc., mais vous êtes à côté de la plaque ».

« Est-ce à cause de notre culture religieuse que nous avons une étape d'avance par rapport aux gens qui s'interrogent à propos de la Foi ? ».

« Le prêtre, dans la mesure où il est annonciateur de la Parole ou catéchète, n'a pas quelque chose de plus. Ce n'est pas sous ce rapport du quantitatif que la question se pose ».

« Il y a une fonction à assurer dans une population donnée. Une fonction qui exige des choix ; une fonction particulière parmi d'autres fonctions.

Je préfère le mot « fonction » que d' « avoir quelque chose de plus » que les autres n'auraient pas, ou de « pouvoir faire des choses » que les autres ne pourraient pas ».

« Si on parle de la responsabilité par rapport à des chrétiens, je crois que le chemin à parcourir avec les chrétiens nous amène à toucher du doigt que le rôle que l'Eglise nous confie dépasse largement ce qu'on est capable de faire, et dans la portée que ça a, c'est-à-dire de rassembler, de dire, d'authentifier ».

Une fonction d'«authenti- fication»

« Authentifier » ; le mot est chargé peut-être d'une certaine ambiguïté. C'est pourtant celui qui a été retenu, quitte à essayer de préciser le sens où nous l'employons.

« Le mot authentification n'irait-il pas mieux pour l'Eucharistie ? J'aimerais mieux le rôle de témoin. Ce n'est pas qu'on est meilleur que les autres ; qu'on ait à apporter des choses... Dans la Parole, ce n'est peut-être pas tout-à-fait la même chose que dans l'Eucharistie. Dans l'Eucharistie on voit l'authentification parce qu'elle est le don de Dieu... dans la Parole aussi, mais ce n'est peut-être pas tout-à-fait pareil... ».

« Si un laïc est capable d'exprimer mieux Jésus-Christ que toi, c'est en grande partie à toi qu'il le doit, parce que tu as une certaine façon d'authentifier son témoignage ; pour ton prédécesseur, par exemple, c'était le dernier des imbéciles. Et si ton pré-

décèsseur était encore là aujourd'hui, il n'aurait certainement jamais pu exprimer J.-C. ou il l'aurait fait en dehors de lui. C'est parce qu'il a trouvé, par toi et par l'équipe, une certaine authentification de ce qu'il vivait et de ce qu'il recherchait qu'il a pu progresser ».

Il ne s'agit pas de livrer aux autres une doctrine toute faite, plus ou moins plaquée sur leur vie. Au cœur d'un apprentissage vécu en commun pour rendre compte de la Foi dans une nouvelle culture, il s'agit plutôt d'y être celui qui, au nom de l'Eglise, témoigne que ce qui est vécu et dit de la Foi n'est pas la sécrétion d'une idéologie, mais fidélité à la Foi des Apôtres.

« On peut voir dans ce regroupement d'hommes libres, quel qu'il soit, le rôle du sacerdoce. Il est de permettre à des chrétiens d'exprimer cette Foi, cette vie, en Eglise où se réalise, grâce à des révisions et des analyses, une vie plus humaine et animée par la Foi. Actuellement le rôle que joue le prêtre est encore un rôle de direction. Mais il arrive déjà que, dans des groupes ou des équipes précises, nous vivons et découvrons une nouvelle manière de vivre le ministère. Dans des groupes où nous sommes en réelle fraternité, ce n'est plus une direction, mais plutôt un « discernement » ou une « authentification » très humble et prudente des démarches et de la Foi que des hommes vivent et cela en relation pas tellement au ministère qu'à une vision d'Eglise, à une information ou expérience d'Eglise plus vaste, plus internationale ».

« Cette mission d'authentification n'est-elle pas de prendre tous les moyens pour reconnaître dans cette communauté la ligne de la Tradition apostolique ? Je ne peux m'en assurer qu'après avoir pris tous les moyens humains, y compris ceux qui relèvent de la confrontation.

C'est une responsabilité fantastique qui me dépasse, qui nous dépasse de tous les côtés ; mais c'est ce que, au moins théoriquement, je mets sous le mot d'authentification. Ceci est dans la ligne de la tradition vivante du collège des douze à qui Jésus-Christ a confié la mission universelle ».

**Mais fonction
difficile à exercer**

« Responsabilité fantastique » oui, car nous avons à l'exercer au cœur d'un risque permanent d'une confusion de la Parole de Dieu avec les choix idéologiques et politiques qui peuvent être les nôtres et ceux des chrétiens.

« Comment se fait-il que, concrètement, on mette l'évangile à toutes les sauces ? Il ne devrait y en avoir qu'une d'authentification. J'ai l'impression qu'il y en a 36 »...

« Ce rôle d'authentification a une consonance qui m'a toujours un peu gêné dans le sens où les curés savent tout : ils savent ce qu'il faut penser, ils savent ce qui est bien, ce qui est mal, etc. Mais par ailleurs, je m'aperçois quand même que ma participation au Mouvement ouvrier est lue, d'une façon ou d'une autre, comme une certaine authentification de l'Évangile. Le fait de participer à telle ou telle action dans la mesure où je suis connu m'oblige à me considérer « en fonction ».

On parlait tout-à-l'heure du langage de la Foi à propos d'une vision marxiste de la société. Il semble que, de façon massive, il y a là une conception de l'homme à laquelle l'Évangile n'est pas tout-à-fait étranger, l'Église n'est pas tout-à-fait étrangère. Cette analyse marxiste aujourd'hui est impliquée dans tous nos engagements réciproques. De façon massive, elle n'est pas prise en compte dans notre conscience ecclésiale. Alors, comment se fait une authentification de tout un contenu de la vie de l'homme qui construit son avenir ? Là, je m'interroge ».

« Il y a une question quand même parce que c'est positif et dangereux.

— Ce qui est positif, c'est que les choix que nous, prêtres, nous faisons sont lourds de portée. Dans le comportement, dans les choix des prêtres, c'est extrêmement positif que l'on reconnaisse certains courants de solidarité, certaines formes d'action, comme étant des lieux où l'Évangile peut être vécu.

— Ce qui est dangereux c'est de penser que les choix que nous faisons sont l'illustration de la Parole qui nous anime. Beaucoup de gens portent ce jugement. Moi, ça m'embête un peu. Il y aurait quelque chose à dénoncer et tout un effort à faire dans la vie concrète de l'Église pour que ne soient pas considérés comme l'illustration de la Parole les choix précis que les prêtres font dans leur comportement quotidien. Sans arrêt, ça paraît une adéquation. Le fait que des prêtres manifestent de près ou de loin un choix socialiste condamne-t-il comme hérétiques ceux qui n'ont pas fait le même choix. Et ça gêne certains ou ça facilite d'autres. Le fait que le comportement, le choix politique, le choix syndical de certains prêtres permettent à des chrétiens de le faire, ça peut être à la fois positif et dangereux. Alors je pense que ça

pose une question au niveau même de ce qui est notre responsabilité ».

« Il ne faut pas confondre l'acceptation d'une idéologie et la Parole de Dieu. D'un côté, c'est une idéologie et de l'autre côté c'est la Parole de Dieu. Ce sont deux choses différentes ».

« Pour nous, on a la chance que tous les copains de l'équipe ne soient pas délégués du même syndicat. Ça simplifie drôlement les choses.

Ça pose mieux la question. Seulement, il n'y en a pas un qui soit U.D.R. Et pourquoi ? Il y a quelques excuses. Mais est-ce que ces excuses là sont commandées par la Foi ? ».

« Personnellement, je perçois sous les échanges, depuis quelques minutes, un problème de fond qui me travaille beaucoup l'esprit et pour lequel je ne prétends pas voir clair. D'un côté, au niveau de tous nos comportements, qu'il s'agisse des exemples que vous venez de citer, mais de n'importe quel autre aussi, nos comportements doivent avoir des fondements humains. Ils doivent être analysés rationnellement et demandent des analyses qui les fondent en tant que comportements humains.

Mais s'il n'y avait que cela, je dirais : c'est encore simple. Mais, en même temps, je pense que, dans la Foi, il y a un Dieu qui, Lui, fonde tout cet humain.

Mais, là, je viens exprès d'employer le même mot, tout en sachant qu'il y a une analogie entre les deux phases, c'est-à-dire que je n'ai pas mis exactement le même contenu dans les deux mots « fonder ».

Alors, je vois le problème. J'ai l'impression qu'il est extrêmement important pour des gens comme nous tous, qu'il est extrêmement important pour tous les chrétiens qui sont destinés à vivre aujourd'hui dans le monde moderne ; que c'était un problème que nos aïeux pouvaient, grosso modo, parfaitement ignorer ; que nous sommes tous — sans doute vous, mais moi certainement — assez malhabiles pour voir comment ces deux types de « fondement » qui ont, chacun dans leur ordre, leur consistance, doivent ne pas se mélanger et néanmoins s'articuler.

Mais en disant cela, j'ai bien conscience de ne soulever qu'un problème de plus, mais je crois quand même qu'il faut qu'on essaie de balbutier à longueur de vie dans l'articulation de tout cela, et tout ceci venant de l'Incarnation d'un Fils de Dieu ».

Recherche, Parole et Ministère

René Salaiin

(Les réflexions qui suivent sont inspirées par celles de l'atelier des « équipes urbaines » relatées plus haut. Elles ne proposent pas de conclusions, mais

quelques repères, en particulier bibliques, sur le chemin d'une recherche toujours ouverte).

C'est Dieu d'abord qui me cherche

« Ce n'est pas moi qui cherche Dieu, c'est fondamentalement Dieu qui me cherche », a fait remarquer A. Bossuyt, au cours de la discussion.

A ne jamais oublier dans notre recherche... sur la recherche : « Nul ne peut venir à moi si le Père ne l'attire », affirme Jésus à l'adresse des Juifs, y compris les Apôtres (Jean 6-44). Dans l'alliance, l'initiative vient de l'Autre.

Elle revêt deux aspects complémentaires.

Religion

L'Autre attire en éveillant l'inquiétude, l'insatisfaction des nourritures seulement terrestres, le pressentiment d'une réalité plus décisive qui se profile derrière ou au-dedans de ce qui se voit et se vit. De cette interrogation sont nées *les religions...* avec leur vérité et leurs équivoques.

Foi

Mais le même texte de Jean dit aussi que le Père a envoyé son Fils. Plus généralement, Dieu jalonne notre route d'indications ou signes objectifs (1) permettant de découvrir qui il est et à quoi il nous appelle : « Je n'ai pas parlé en secret, dans un recoin d'un monde ténébreux ; je n'ai pas dit à la race de Jacob : cherchez-moi dans un chaos indéchiffrable » (Is. 45-19). Ou encore : « Ce que je te prescris n'est pas au delà de tes moyens, ni hors de ton atteinte. La Parole n'est pas dans les cieux, qu'il te faille dire : Qui montera là-haut nous la chercher ?... Elle n'est pas au delà des mers, qu'il te faille dire : Qui ira pour nous au delà des mers nous la chercher ?... La Parole est tout près de toi... » (Deut. 30, 11-14. Cf. Rom. 10, 6-8).

De la Parole naît la foi

La priorité de l'initiative de Dieu n'est reconnue honnêtement que si le rapport entre foi et religion est honnêtement ajusté.

Religion et foi

Combattre l'aliénation religieuse est un souci de plusieurs participants à l'atelier. Les prophètes, Jésus, les Apôtres, l'ont fait, avec vigueur. La libération chrétienne passe par là, pour conduire les hommes à la liberté des enfants de Dieu. Ainsi s'explique l'accusation d'athéisme contre les premiers chrétiens. Dès que nous voulons répondre tout seuls à l'interrogation qui nous habite, satisfaire par nous-mêmes au désir qui nous relance, nous manquons Dieu (que nous réduisons à notre mesure dans l'idolâtrie), et nous nous manquons nous-mêmes (dans l'aliénation que dénoncent les athées modernes).

(1) Dieu ne parle à l'homme qu'à travers des consciences, des interprétations et des paroles d'hommes, y compris en Jésus-Christ. Relire sur ce point les deux articles de J. Rémond dans la LAC n° 45.

Cependant la racine religieuse est inextirpable dans l'humanité, fort heureusement. Car la vérité de la religion se trouve en cette ouverture sur une réalité qui dépasse nos limites et nous empêche de nous refermer sur ce que nous sommes ou faisons. Nous pouvons alors entendre l'appel d'un Autre : « Tu m'as creusé des oreilles », disent les chercheurs de Dieu (Ps. 40-7 ; Is. 50-5).

Ainsi comprise, la religion dans l'homme fait le lit de la foi qui n'est pas de l'homme. Attisée par l'Esprit, elle rend attentif aux signes et paroles qui dévoilent, dès l'histoire présente, l'avenir insoupçonné (1 Cor. 2-9), proposé par Dieu, les dimensions inimaginables de son amour (Eph. 3, 18-19), les virtualités supra-humaines du germe qui grandit dans les « fils de Dieu » (1 Jean 3, 1-2). La foi est la réponse de l'homme à l'initiative divine, tandis qu'une religion non convertie par la foi est démission de l'homme devant son propre mystère. C'est pourquoi la Parole de Dieu ne cesse de critiquer les expressions religieuses, pour les obliger à se vérifier (au sens étymologique du terme).

Mais, paradoxe de la dialectique entre l'une et l'autre, la foi est à son tour en danger de se muer en religion de l'homme, si elle n'est pas maintenue en état de recherche par... la religion. En effet, le goût de sacraliser, d'absolutiser est éternel. Hier on sacralisait les forces de la nature. Aujourd'hui ce serait plutôt les œuvres de l'homme : la science et ses projections techniques, l'amour ou ses objets, les entreprises collectives, les valeurs morales... ou d'autres moins nobles. La foi ne se vivant pas dans l'irréel mais sur notre terre (à référer bien sûr à Dieu toujours Autre), on est fatalement porté à l'identifier avec ce en quoi on l'investit. On aboutit alors à une nouvelle forme de religion, séculière, à la mode de Feuerbach ou d'Auguste Comte : Dieu est de nouveau encadré, au lieu d'être cherché.

A nous de chercher Dieu

L'Alliance se joue entre deux partenaires : Dieu appelle et propose ; son peuple répond librement. Dans cette liberté se tient la recherche.

En effet Dieu ne s'impose pas comme l'évidence. S'il est Dieu il ne peut être que cherché : « S'il a fait habiter sur toute la face de la terre tout le genre humain... c'était afin que les hommes cherchent la divinité afin de l'atteindre, si possible, comme à tâtons et la trouver : aussi bien n'est-elle pas loin de chacun de nous, puisqu'en elle nous avons la vie, le mouvement et l'être », explique Paul aux païens d'Athènes (Act. 17, 26-28).

Dieu n'est pas l'homme

Il a beau être proche, plus intérieur à nous que nous-mêmes, nous n'avons jamais fini de le découvrir, car il est autre : « Vos pensées ne sont pas mes pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit Yahvé : haut est le ciel au-dessus de la terre, aussi hautes sont mes voies au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées » (Is. 55, 8-9). Il faudrait citer Moïse (par exemple Ex. 3, 3-5 ; 13-14 ; Ex. 33, 18-22), Elie (1 Rois 19, 9-19), les psalmistes, et tant de chercheurs de Dieu depuis les origines.

C'est tellement vrai que tous ceux-ci n'ont pas suffi pour dire Dieu aux hommes : « En la période finale où nous sommes, il nous a parlé en un Fils... resplendissement de sa gloire et expression de son être » (Héb. 1, 2-3). A quoi Jean fait écho en disant : « La Loi fut donnée par l'intermédiaire de Moïse : le Don et la Vérité nous sont venus par Jésus-Christ. Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, nous l'a révélé » (Jean 1, 17-18).

Jésus-Christ aussi est à découvrir

Depuis Jésus-Christ, n'y aurait-il donc plus de problème ? *La nuée* devant le peuple pendant le jour, la lumière derrière *pendant la nuit*, c'était pour le temps d'Israël au désert (Ex. 13, 21-22). Maintenant que la Lumière est venue, l'Absolu ne serait-il pas à notre disposition : des normes définitives de pensée et d'action, auxquelles mesurer nos questions et nos comportements ; une route dégagée, balisée, aplanie, où il n'y a plus qu'à marcher bon pas ; une Eglise détentrice de ce trésor de vérités données d'avance.

Notons d'abord que ses premiers compagnons n'ont approché d'une connaissance vraie de Jésus qu'à travers des interrogations perplexes (« Qui est donc cet homme ? ») et des errances. A peine Pierre en a-t-il deviné un aspect (« Tu es le Christ, le Fils de Dieu ») qu'il trébuche lourdement sur un autre aspect

(la mort pitoyable et la résurrection) qui est pourtant la vérité profonde du premier. Il n'a pas vraiment compris : « Arrière Satan... tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Mt. 16, 15-23). Paul, qui se prévaut d'une intelligence privilégiée du « mystère », écrit aux Philippiens : « Il s'agit de le connaître, lui, la puissance de sa résurrection, et la communion à ses souffrances... Non que j'aie déjà obtenu tout cela ou que je sois devenu parfait ; mais je m'élançais pour essayer de le saisir, parce que j'ai été saisi par Jésus-Christ » (Phil. 3, 12. Cf. Eph. 3, 18-19).

Pas plus que Pierre et Paul ne sont arrivés d'emblée au terme de leur course, pas plus l'Eglise avant la fin des temps. Elle aura toujours à faire jouer en les orchestrant les dons de ses membres divers pour parvenir à la connaissance de son Chef : « Il a fait des dons... en vue de l'Œuvre du ministère... pour que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu » (Eph. 4, 8-14).

Entendons bien : le mot « connaissance » est à interpréter avec toutes ses harmoniques bibliques ; il n'évoque pas une simple opération intellectuelle, mais une démarche totale réorientant toute l'existence.

De même pour l'Esprit de Dieu

Certains se gardent d'identifier trop vite ce Jésus que la nuée dérobe aux regards depuis qu'il est auprès du Père, mais n'hésitent pas à repérer son Esprit dans l'agir des hommes. Ne sommes-nous pas, depuis la Pentecôte, dans le temps de cet Esprit qui nous est donné pour nous conduire au cœur de la Vérité ? (Jean 16, 13).

Bien sûr, il y a des signes de la présence et de l'action de l'Esprit. Au premier plan la profession d'une vraie foi au Christ (1 Cor. 12, 3). Craignant que la profession verbale ne dise pas une foi vraie, nous cherchons l'Esprit plutôt derrière les pratiques de la charité. En effet « voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté ». Mais le texte (Gal. 5, 22) ajoute aussitôt « la foi ». Ainsi, la marque essentielle c'est « la foi opérant par la charité » (5, 6. Cf. Jc. 2, 14-23). La charité à son tour implique une pleine fidélité morale : « La Loi tout entière trouve son accomplissement en cette unique parole : tu aimeras ton prochain comme toi-même » (5, 14. Cf. Rom. 13, 8-10).

Mais l'Esprit, « on ne sait d'où il vient ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » (Jn. 3, 8). Quand donc notre mentalité est-elle en harmonie avec l'Esprit ? Quand donc notre conduite reflète-t-elle le modèle divin ? Ici encore nous ne pouvons que nous soumettre à une recherche, appelée *discernement*, au cœur d'un mouvement de conversion qui va de la chair à l'Esprit.

C'est déjà vrai pour ce qui est de la foi

« Que votre foi ne soit pas fondée sur la sagesse des hommes mais sur la puissance de Dieu », dit Paul aux Corinthiens superficiels et snobs. Car « ce qui est en Dieu, nul ne le connaît sinon l'esprit de Dieu. Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit mondain, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les dons de la générosité divine » (1 Cor. 2, 4-16). D'où cette consigne : « N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les dons de prophétie (il s'agit des prédications qu'on faisait dans les réunions chrétiennes) ; examinez tout avec discernement ; retenez ce qui est bon » (1 Thess. 5, 19-21).

Dès les origines il y eut fort à faire, comme en témoigne la première lettre de Jean : « N'ajoutez pas foi à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de prophètes de mensonge se sont répandus dans le monde. A ceci vous reconnaîtrez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu dans la chair est de Dieu » (1 Jn. 4, 1-2). Les épîtres pastorales en particulier sont remplies de telles inquiétudes sur l'authenticité de la foi.

Ce n'est pas plus simple pour la pratique

Celui qui aime connaît Dieu, dit Jean. Mais qu'est-ce qu'aimer selon Dieu ? Les Juifs avaient fini par se faire un code. Ils avaient si bien délimité la perfection, qu'elle leur faisait manquer l'illimité dont Jésus dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste (c'est-à-dire tout autre) est parfait » (Mt. 5, 48). Ou encore : « Nul n'est bon que Dieu seul » (Luc 18, 19). Ne nous étonnons donc pas que Paul invite à la modestie ceux qui

voudraient dessiner les contours de la charité : « Quand je distribuerais tous mes biens aux affamés, quand je livrerais mon corps aux flammes, s'il me manque l'amour, cela ne me sert de rien » (1 Cor. 13, 3) : il ne faudrait pas oublier cela dans les révisions de vie.

Sommes-nous alors dans le flou total ? Non, car dans les versets suivants, Paul précise sa pensée : il ne propose pas un programme de réalisations, une liste de choses à faire, à quoi s'identifierait la charité ; mais il indique des attitudes existentielles à tenir sur le chemin d'une conversion indéfinie. Il fait ainsi écho à la parabole du Bon Samaritain : le scribe demandait des règles, on pourrait dire des bornes, de conduite ; Jésus l'appelle à changer d'Esprit (Luc 10, 29-36. Cf. 6, 36).

On ne peut cependant se contenter de changer d'esprit ou d'attitude. L'amour doit prendre corps dans des actes. Il n'est l'âme de l'éthique que s'il conduit à des choix positifs. A la limite une théologie purement négative devient évasive, démobilisante, conservatrice de l'ordre établi. Mais ici encore intervient un discernement qui ne sera jamais terminé : « Que le renouvellement de votre jugement vous change en profondeur, pour discerner quelle est la *volonté de Dieu* : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait » (Rom. 12, 2).

Comment y parvenir ?

Les premiers chrétiens se trouvèrent, dans leur contexte historique, devant des problèmes analogues aux nôtres. Les épîtres en sont remplies. Elles ne cessent de provoquer au sérieux à la fois humain et chrétien. Tout d'abord la recherche de la volonté de Dieu se fait avec Dieu, dans la prière : « Voici ma prière : que votre amour abonde, encore et de plus en plus, en clairvoyance et en parfaite sensibilité pour discerner ce qui convient le mieux » (Phil. 1, 9-10). D'autre part, cette volonté de Dieu se discerne au milieu des hommes, auxquels les chrétiens doivent se référer en même temps qu'à l'exemple et à la parole de l'Apôtre : « Tout ce qui est noble, juste, propre, digne d'être aimé, tout ce qui s'appelle valeur, ce qui mérite éloge, tout cela portez-le à votre actif. Ce que vous avez appris, reçu, entendu de moi, observé en moi, tout cela mettez-le en pratique » (4, 8-9). En contre-partie, il faut éliminer les scories païennes : « Ne formez pas d'attelage disparate avec les incrédules : quelle association peut-il y avoir entre la justice et l'impiété ? » (2 Cor. 6, 14). Enfin le souci de ce qui sera scandale ou signe positif

pour les hommes : « Ayez une belle conduite parmi les païens, afin que sur le point même où ils vous traitent de malfaiteurs, ils soient éclairés par vos bons comportements, et glorifient Dieu au jour de sa venue... Car c'est la volonté de Dieu qu'en faisant le bien vous réduisiez au silence l'ignorance des incroyants » (1 P. 2, 12-15 ; Cf. Mt. 5, 16).

Le Royaume : où, quand et qui ?

Une dernière remarque sur la recherche de Dieu et de sa présence parmi nous.

Sa présence active c'était, dans le temps et le langage de Jésus, le « Royaume de Dieu » (1). La curiosité indiscreète des contemporains aurait voulu repérer avec précision, évaluer exactement, les frontières, la date de réalisation, le nombre d'élus de ce Royaume. A de telles questions Jésus refuse de répondre. Le Royaume est déjà là, au milieu des hommes, puisqu'il y a Jésus lui-même, les signes qu'il donne d'un amour efficace de ses frères, la Parole qui germe et fructifie. A nous de déchiffrer ce qui s'harmonise ou pas avec ce Royaume annoncé. A nous de participer au service des hommes. A nous de dire au mieux la Bonne Nouvelle. Autrement dit, mettons-nous en état de recevoir et de servir le Royaume. Tel est le travail de l'Eglise, dont on sait qu'elle est relative au Royaume, mais ne peut prétendre coïncider avec lui. Quant à la distribution des prix, laissons-la au Christ qui fera éclater, en fin de parcours, la vérité de chacun. En attendant le « Jour » mystérieux, Jésus lui-même proclame qu'il n'est pas venu juger, et nous demande de ne pas le faire (2).

Les chercheurs ont parlé

Puisque nous sommes en recherche, taisons-nous : nous parlerons quand nous aurons quelque chose à dire qui se tienne. Cette vue d'apparent bon sens a été évoquée dans la réflexion du groupe des équipes urbaines.

(1) Jean parlera plutôt de vie éternelle, Paul de salut, de justice, de résurrection en Jésus-Christ....

(2) Dans Marc (12/34) il va jusqu'à dire à un scribe de bon sens et bonne volonté : « Tu n'es pas loin du Royaume ». Il ne nous appartient pas d'en dire plus.

Or qui a plus parlé de Dieu que Moïse, Elie et les autres quêteurs de la divinité dans l'Ancien Testament ? « Ce sont des chiens muets, incapables d'aboyer... des bergers qui ne comprennent rien », reproche le troisième Isaïe (57, 10-11) aux responsables du peuple.

Qui a plus parlé que Paul, ou que cet autre chercheur inquiet que fut Augustin, ou que Thomas d'Aquin à qui pourtant ses ouvrages de recherche paraissaient « de la paille », au moment où il fit le compte de sa vie ?

Nous ne pouvons mettre en principe que nous n'avons pas à parler. Moïse, Jérémie, tentèrent de se défilier, Isaïe ne se trouvait pas assez pur : il leur fallut bien se lancer dans l'aventure (Ex. 4, 10-16 ; Is. 5, 6 ; Jér. 1, 6-8).

Pourquoi parler, alors même qu'on cherche ?

La Parole nous précède

L'embarras du groupe tient pour une part à une sorte de contradiction bien exprimée par l'un des participants. D'une part il voit qu'il n'a pas à livrer un formulaire catéchétique comme un paquet tout ficelé d'avance, mais « avec des personnes concrètes, voir comment la Parole éclaire l'expérience humaine que ces personnes ont de la libération, de la communication, de l'engagement, etc. ». D'autre part, dit-il, « je ne tiens pas du tout à perdre l'aspect du don de Dieu dans ce regroupement d'hommes libres, et donc d'une objectivité de la foi chrétienne, qui est à accueillir plus qu'à inventer de toute pièce ».

Déjà la science

Il s'agit de faire parler aujourd'hui une parole qui pré-existe.

Peut-être y aurait-il contradiction si la foi et la recherche de Dieu étaient pure opération intellectuelle. Un chercheur scientifique, par exemple un chimiste qui vérifie la réaction d'un corps sur un autre, se tait modestement avant d'avoir trouvé, c'est-à-dire prouvé. Encore ne se prive-t-il pas de parler de ce qu'il sait pour l'avoir appris de ses prédécesseurs : il y a un acquis de la

science, auquel s'adosse la recherche *jamais terminée*. Car « il n'y a pas d'*absolus* en science, il n'y a que des vérités relatives qui appelleront encore dans l'avenir d'autres vérités relatives. Vérités relatives, cela ne veut pas dire qu'elles ne soient pas universellement valables à partir du moment où elles sont établies, vérifiées et contrôlées ; mais cela veut dire qu'elles peuvent toujours être englobées par d'autres vérités établies par de nouveaux systèmes de compréhension et d'investigation » (M. Massard. A propos de notre confrontation avec l'analyse marxiste. LAC n° 39, p. 14). Autrement dit, en science dite « exacte », joue aussi la dialectique du déjà là et du pas encore. Sur le pas encore, le savant se tait.

La foi est rencontre historique de Dieu

Mais la foi n'est pas la science. Elle s'adresse à Dieu, qui n'est pas un objet mesurable. Méfions-nous de ce glissement de langage qui nous fait parler de recherche *de foi* (ce qui évoque un travail de type intellectuel, nécessaire, mais trop court) plus que de *recherche de Dieu*, de Jésus-Christ, du Royaume (1). La découverte de Dieu met en œuvre tout l'homme. Elle est relation, elle est conversion, elle n'est pas que réflexion. Elle est affaire d'un peuple depuis Abraham et Moïse, elle n'est pas qu'opération isolée, même si les grands chercheurs et révélateurs ont joué un rôle personnel éminent dans les retours du peuple vers son Dieu. Elle est affaire historique vécue collectivement par ce peuple au long d'événements divers, au sein desquels se jouait la réalité d'une fidélité jamais acquise définitivement. La Parole a émergé de ces expériences historiques autant qu'elle les a éclairés. Cette Parole n'était pas faite de définitions utilisables, comme des formules chimiques ou des lois physiques, pour être appliquées telles quelles, sans analyse de la diversité des mentalités et des circonstances, à des situations inédites : un aumônier militaire n'a-t-il pas voulu justifier par l'Ancien Testament, les tortures en Algérie !

Précisément parce qu'elle est vécue dans l'histoire, la foi chercheuse du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (celui des savants est cherché par le raisonnement à partir de la nature) progresse au long de cette histoire. Moïse symbolisait Yahvé par

(1) La recherche humaine n'est d'ailleurs pas que scientifique les groupes de recherche musicale, les peintres, les cinéastes... en disent d'autres dimensions essentielles ; Il est bon de le rappeler, depuis mai 1968. Le monde d'aujourd'hui n'est pas spécifié par la seule rationalité.

l'orage, Elie par la brise du soir. Le livre de la Sagesse éclaire le problème du mal autrement que Job ou l'Ecclésiaste. Abraham n'avait pas idée de la résurrection, et pourtant l'épître aux Hébreux nous assure qu'il l'entrevoyait dans sa confiance totale au Dieu fidèle. Mieux encore, Jésus prétend qu'Abraham a vu son jour à Lui qui est venu des siècles plus tard. Les images, les idées, les explicitations, les théologies au service de l'intelligence de la foi, ne sont certes pas sans importance (aujourd'hui elles importent plus que jamais) ; cependant les exemples cités et combien d'autres, montrent que l'essentiel n'est pas là ; il est dans la foi qui saisit globalement son Objet grâce au mouvement, à la dynamique de conversion qui recentrent sur Lui toute l'existence : à un tel mouvement il n'y a pas de point final.

Tout est dit en Jésus-Christ

Au centre de cette histoire de la foi, un homme réel, pris dans le réseau social et la trame historique, vient cependant clore le temps des approximations et des ombres, comme dit l'épître aux Hébreux. Dans la Parole faite homme tout est dit : « Qui m'a vu a vu le Père », moi dans ma réalité visible, palpable, dans mon histoire vécue jusqu'à la mort, signe suprême de l'amour de Dieu, et non pas moi, simple prédicateur de vérités sur Dieu et de valeurs spirituelles. « Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie » : pas la Vérité des philosophes, mais le Vrai concret, en tant que Chemin repérable, et que Vie d'un homme précis ressurgie de la mort. Par une représentation symbolique des résurgences printanières après la mort hivernale (comme dans les religions cosmiques), ou des dépassements humanistes sur le chemin du progrès. Mais un homme véritable, véritablement Fils de Dieu : dans un contexte historique particulier, impliqué dans le jeu des structures mentales, linguistiques, sociales, religieuses, politiques du monde juif, il s'est engagé au service conjoint de son Père et de ses frères ; lucidement et librement il s'est comporté de telle sorte que sa vie a débouché sur sa mort physique (Jean 10, 14-18) ; il a ainsi ouvert la voie à d'autres fils pour qu'ils réalisent la volonté du Père sur terre et dans l'histoire, et aboutissent comme lui à la résurrection.

Le "dépôt révélé"

A partir de lui, l'Eglise à son tour doit vivre dans le monde la foi, l'espérance, la charité. Non pas répéter mécaniquement les paroles et les actes de Jésus-Christ, car en leur matérialité, ils

sont relatifs au langage, aux situations, et aux préoccupations de l'époque ; mais les traduire sans les trahir ; les transmettre (la tradition) dans une continuité vivante qui va de la communauté primitive à celle d'aujourd'hui, au travers les diversités de l'expansion humaine. Tel est le « dépôt révélé » : bien mieux et bien plus qu'un formulaire à conserver intact dans un coffre-fort, quelle que soit la nécessité de déterminer, dans les moments d'incertitude ou de crise, des repères fermes de pensée ou d'action (orthodoxie, orthopraxie !) ; il s'agit de ce tout vital, de ce « mystère religieux » qui a été manifesté en Jésus-Christ et qui demeure notre source (1 Tim. 3, 15-16) ; il s'agit d'un langage qui renvoie sans cesse à une Présence et à une Personne. Ce dépôt, on n'a jamais fini de le réinventorier avec l'aide de l'Esprit que donne le Ressuscité (Jean 16, 13-15), et de le réinvestir dans les secteurs où les humains jouent collectivement leur destin.

Réinvestir veut dire que le terrain interfère avec l'Évangile, que la Parole est stérile tant qu'elle ne germe pas, tant que l'Église ne germe pas dans le terreau des cultures, des recherches, des apports fournis par l'effort créateur des hommes. Car le dessein de Dieu est unique, à la fois créateur et recréateur : « Tout est à vous, vous êtes au Christ, le Christ est à Dieu » (1 Cor. 3, 20-21). Je ne peux que renvoyer sur ce point aux réflexions de J.-M. Ploux (LAC n° 48 : *De Paul à Vatican II*, pp. 23-44).

Voilà pourquoi nous parlons tant de *l'inscription historique* de la foi. On n'inscrit qu'en gravant dans le matériau.

Or le matériau change. L'histoire marche. Aujourd'hui elle se met à courir. Il n'y a donc pas que l'altérité de Dieu qui nous oblige à chercher. Il y a aussi le monde divers et changeant. L'Église et le monde, la foi et l'existence humaine sont pour nous indissociables.

Contenant et contenu ?

Le problème est souvent conçu en ces deux termes, selon une vue simple des choses, qui superpose un en-dessous ou en-

dedans, et un autour ou en-dessus (1). Deux opérations seraient à faire.

La première consisterait à isoler le contenu, le noyau constitutif de la foi, c'est-à-dire le « dépôt révélé ». Pour cela d'une part distinguer l'essentiel, qu'il faut tenir à tout prix, du secondaire adventice qui encombre inutilement : par exemple les limbes, telle dévotion, tel tabou moral... D'autre part, désolidariser le message de ses revêtements culturels : des mots trop abstraits, ou bien usés, ou bien piégés ; et plus radicalement des idéologies et des formes sociales qui l'ont véhiculé.

La seconde opération consisterait à revêtir ce contenu d'une enveloppe verbale, culturelle, idéologique, sociale, neuve, empruntée à notre époque.

Cette voie n'est pas impraticable. Quiconque ne se résigne pas à la routine la pratique instinctivement. Il adapte ; il évite le vocabulaire et le style ecclésiastique ; son langage est plus concret, clair, accrocheur ; il transforme pour sa part le signe ecclésial, le désencombre de vieilleries, le rend parlant et sympathique ; il tient compte des sciences humaines et de leurs analyses, des critiques faites aux croyants, des sensibilités actuelles.

Bien des efforts sont dépensés en ce sens, avec des réalisations de qualité.

On peut donc faire un peu de chemin sur cette voie. Mais elle ne mène pas au bout.

1)

La toilette du contenu n'est pas si facile.

En cherchant à séparer le bon grain de la paille des éléments adventices, on peut mal discerner, et s'attaquer en réalité à l'essentiel de la foi. Paul Ricoeur note que le « croyable disponible », c'est-à-dire ce dont nous parlons, est en train de fondre comme neige au soleil. Laisser tomber les limbes, les diables fourchus et bien d'autres choses semblables, c'est se désencombrer. Remettre la vie éternelle dans le temps, c'est retrouver l'Évangile ; mais l'y enfermer c'est lâcher l'Évangile. De

(1) On dit aussi : le fond et la forme. Cela revient au même : on est toujours dans la superposition d'un dessous (le fond), et d'un dessus (la forme).

fil en aiguille, Jésus-Christ vrai Dieu, puis Dieu sont mis en question. Quand on arrive à la « mort de l'homme »... toute question est enterrée.

2)

La toilette du contenant ne saurait non plus suffire.

Les mots nouveaux, le style nouveau, les chants nouveaux, les signes nouveaux, s'usent vite en ces temps où un produit chasse l'autre, où les vedettes se succèdent, où les slogans prennent rapidement des rides. Si le souci de moderniser occupait seul le champ de notre conscience, sans que nous sachions bien en fonction de quoi, nous pourrions nous essouffler dans notre effort pour être en pointe, « avancé ». C'est un peu ce que J. Gesquière écrivait dans cette revue il y a quelques années : « L'Eglise peut s'habiller en mini-jupe, ce n'est pas cela qui lui fera une belle jambe ».

Car la foi elle-même est en question, pas seulement les mots ou les signes qui la disent. Nous sommes très attentifs au « visage de l'Eglise », parfois jusqu'au complexe. Cela se comprend. Mais est-il sûr que la raison dernière de la crise religieuse soit dans l'insuffisance du signe ou des signes de l'Eglise ?

Le commerce moderne soigne fort l'emballage. L'acheteur expérimenté ne s'y laisse pas prendre. Si l'Eglise ne pensait qu'à mieux « conditionner » un contenu qui est devenu difficile à placer, quel serait son respect des gens et de l'Evangile ? Son opportunisme et son fardage seraient vite aperçus. Il y a déjà suffisamment de méfiance et de soupçons dans les esprits au sujet des évolutions les meilleures qu'elle commence à faire.

3)

Et puis n'imaginons pas qu'il puisse y avoir une sorte de *nescafé de la foi* qu'on pourrait séparer de sa première eau pour le dissoudre dans une deuxième. Car on ne pourrait parler de contenu qu'au sujet de Dieu, de Jésus-Christ, de la charité... qui précisément ne peuvent être contenus, puisqu'ils dépassent les mesures humaines. On a trop parlé dans le passé récent de « porter » Jésus-Christ aux hommes.

Essayons donc de raisonner autrement qu'en termes de contenant et contenu, car ce binôme juxtapose statiquement deux

éléments extrinsèques. Il n'en va pas ainsi du binôme signifiant-signifié utilisé par la linguistique.

Signifiant et signifié

Signification

Le vocabulaire, les pratiques, les théologies, les pastorales... que nous sommes tentés de considérer comme des contenants de la foi, mieux vaut les comprendre comme des signifiants. C'est dans la logique de Vatican II qui définit l'Eglise comme « un sacrement universel de salut, manifestant et actualisant le mystère de l'amour de Dieu pour l'homme » (Gs. 45, 1).

Le signifiant n'est pas un élément hétérogène superposé au signifié. Mais entre l'un et l'autre joue un rapport dynamique, ou une dialectique, c'est-à-dire une signification. Cherchons la signification de la foi pour aujourd'hui et les signifiants se trouveront sans artifice. Une fidélité totale à la totalité du message, à ce tout vivant qui perdure à travers les aléas de l'histoire de l'Eglise, et que nous appelons Tradition, telle est la tâche plutôt qu'un tri aventureux entre le noyau central et ses revêtements.

Lorsque nous regrettons « l'insignifiance » de la parole de l'Eglise ou de ses actes, nous situons exactement le travail à faire : il s'agit de l'inscription historique de la foi : *historique* dit bien que le signifiant devra se rénover ; *de la foi* dit bien que la fidélité à la signification devra être totale.

Fidélité qu'est-ce à dire ? On notera par exemple que la Bible ne cesse de mettre en rapport trois langages, celui de la loi, celui de la Promesse, celui de la Présence et de la relation d'Alliance, pour nous renvoyer au signifié : Dieu, Jésus-Christ, la charité... Pareillement, le rapport de la Parole et du signe de l'Eglise *au même signifié* devra intégrer ces éléments structurants du langage biblique. Abandonner le langage de la loi, parce qu'il passe mal aujourd'hui serait passer à côté de ce que représente l'épreuve de la loi dans l'expérience humaine que relate la Bible. Chercher la signification de la foi sera toujours reprendre les éléments structurants du langage de Moïse, des Prophètes et de Jésus-Christ, non pour les répéter tels quels, mais pour y découvrir la voie privilégiée qui ouvre sur le mystère de Dieu. Les signifiants peuvent alors se transformer mais au

sein d'une structure signifiante qui mène à l'intelligence du signifié. Une telle manière de comprendre la fidélité ne tue pas mais guide l'invention.

Signifiant nouveau

Une signifiante n'émergera que si « l'Eglise se reconnaît réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire » (Gs. n° 1). Elle « a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde, qui en connaissent les diverses institutions, les différentes disciplines, et en épousent les formes mentales, qu'il s'agisse de croyants ou d'incroyants » (Gs. 44, 2). En effet, comment les signifiants (verbaux, pratiques, institutionnels) qui constituent sa réalité historique perceptible seraient-ils compris s'ils étaient étrangers aux contemporains ? Or il s'agit de « susciter en toute nation la possibilité d'exprimer le message chrétien selon le mode qui lui convient, et de promouvoir un échange vivant entre l'Eglise et les diverses cultures » (ibid). Tout le chapitre sur la culture (Gs. 53, 59), développe ce point de vue.

Cela nous le vivons, en particulier dans le monde ouvrier. D'où les formules souvent redites : « J'ai changé de peau... Je suis devenu autre... J'ai été décapé... ». Pas seulement autre, mais décapé par la critique du langage, des références idéologiques, des conditionnements sociaux qui étaient les miens. Oui. Mais après ? On ne peut en rester là, sinon la foi, privée d'expression, voire de conscience, sans prise sur l'existence, ne pourra que disparaître. La foi ne saurait être remise à demain. Les modes de vie, les solidarités, les interprétations qui sont devenus nôtres, nous disons que nous les avons adoptés pour des raisons humaines qui se tiennent par elles-mêmes : heureusement, sinon ce ne serait pas honnête. Mais pourquoi nier que nous les avons aussi adoptés pour des raisons de foi ? Les deux s'opposeraient-elles, au lieu d'être cohérentes ? C'est si vrai que nous ne choisissons pas tout ce qui se tient humainement. Nous trions. Et ensuite nous ne sommes pas des inconditionnels, sinon de Jésus-Christ. Donc, la foi reste le guide dernier, le critère dernier, le repère dernier de nos jugements. Pour le croyant, il ne peut y avoir d'autre absolu que Dieu.

Signifié

On met en avant volontiers le rôle critique de l'Évangile et de l'Eglise. Celle-ci doit par tous ses membres travailler, avec « l'aide de l'Esprit-Saint, à scruter, discerner et interpréter les

divers langages de notre temps, et à les juger sous la lumière de la Parole de Dieu » (Gs. 44, 2). Elle peut être conduite à une attitude négative : n'importe quelle anthropologie, n'importe quelle éthique, ne sont pas nécessairement compatibles avec l'Évangile. N'importe quelle politique non plus : « Aucun chrétien n'a le droit, sous peine de trahir sa foi, de soutenir des options qui acceptent, prônent, engendrent ou consolident ce que la Révélation, tout comme la conscience humaine, réprouvent » (Lourdes 1972 : *Pour une pratique chrétienne de la politique*). Ceci dit, ni le chrétien, ni l'Église ne peuvent s'ériger en censeurs ou tribunaux de l'humanité.

D'autre part, réduire l'Évangile à une instance critique serait le mutiler. Le même document souhaite des confrontations entre chrétiens non seulement « pour discerner l'acceptable de l'inacceptable », mais aussi « pour élaborer le nécessaire selon l'Évangile que toute politique digne de ce nom se doit de rendre possible » (1). C'est que la foi donne sens à tous les sens humains, en référant à l'unique nécessaire. Et elle inspire en conséquence les formes de conversion pratique. Elle se reporte pour cela aux origines, pour faire jouer la continuité de signification, la continuité de l'Évangile entre hier et aujourd'hui.

Risquons quelques exemples.

Jésus a vécu la relation filiale à Dieu. Les premiers chrétiens l'ont mise au centre de leur vie. Elle est à revivre par nous dans une « liberté des enfants de Dieu, qui ne soit pas un voile pour notre méchanceté » (1 P. 2, 16 ; Gal. 5, 13). On dit que François Xavier se mettait à genoux pour lire les lettres qu'Ignace de Loyola lui envoyait dans ses missions : c'était une forme, correspondant à l'époque, de comportement filial vécu. Aujourd'hui, elle signifierait une conception autoritaire et paternaliste du Père et de l'autorité exercée en son nom ; il nous faut vivre la co-responsabilité, ce qui n'est pas moins coûteusement filial.

Les formes d'exercice et l'organisation des ministères n'ont pas à copier ce qui fut au 1^{er}, au 2^e ou au 13^e siècles. Mais nous en savons assez sur ce que Jésus a voulu inaugurer et ce que les Apôtres ont voulu réaliser, pour répondre dans le même sens aux données d'aujourd'hui.

(1) Faut-il souligner que cette formulation très étudiée ne réintroduit pas une « doctrine sociale de l'Église » ?

Les conseils de charité donnés aux origines (telle l'aumône), ou les formes instituées qu'on a tentées (le partage décrit au début des Actes), ne nous disent pas la lettre mais le sens de ce qui convient dans notre monde technique surorganisé. Reste que la charité ne pourra cesser d'être contestation de toutes les injustices et invention de formes de fraternité.

La pratique des chrétiens en matière sociale et politique ne peut être aujourd'hui celle de Pierre ou de Paul. Mais ce qu'ont dit et vécu Jésus-Christ, Pierre et Paul, vaut toujours comme sens à donner par nous aux réalités politiques, au devoir politique, au pouvoir, au rapport de l'Eglise avec la société civile. A nous d'inventer des comportements qui disent ce sens : telle la recherche exprimée dans la LAC n° 50.

Jésus, les Apôtres, ont prêché la conversion, c'est-à-dire le retour vers le Père. Elle avait une figure concrète, relative aux idées et mœurs de l'époque (p. e. Col. 2, 20 ; 3, 25). Aujourd'hui, passer du mensonge à la Vérité, de la chair à l'Esprit, de l'esclavage à la Liberté, cela se présente de façon neuve, toujours en référence à Jésus-Christ, à ce qu'il a dit et fait, en son temps pour son temps, et qui a signification pour toujours.

Langage et Parole

Ce dernier point nous conduit à évaluer le coût pour chacun et pour l'Eglise de l'invention d'une parole de salut : qui dise le salut et qui sauve. Je citerai largement H. Bourgeois : *Dire le salut, sauver le langage*. Le Châlet. 1975. pp. 153-154.

« Il est devenu courant de distinguer la parole et la langue. La parole, c'est une action d'un sujet (personne ou groupe) qui prend parti, choisit parmi les multiples possibles de la langue pour tenir un discours et ainsi signifier ou communiquer un message... Parler, c'est donc sacrifier, se décider, oser. Et c'est, grâce à ce choix, produire une articulation de significations en laquelle celui qui parle se fait lui-même, s'engage, s'implique, même de façon limitée.

On peut alors se demander si aujourd'hui nous ne prenons pas souvent la langue pour la parole, à propos du salut. En particulier parce que nous n'osons pas choisir et donc renoncer. Il y a une manière de dire le salut en Jésus-Christ qui, en fait, revient à moduler avec des résonances évangéliques ou religieuses le discours commun qu'un groupe tient sur le sens de

la vie ou sur la manière d'être homme. Mais cette transposition immédiate n'est pas réellement une parole, dans la mesure où n'apparaît pas la rupture que l'Évangile désigne comme instaurant la foi. On use alors de la langue du salut, mais on ne fait pas du salut une parole. Il n'y a pas en effet continuité totale entre le salut défini par le « vraisemblable » contemporain et le salut proposé par Jésus-Christ. En matière de salut il faut dire non pour pouvoir dire oui... Le salut évangélique déconcerte parce qu'il ne s'identifie pas aux critères d'évaluation que nous proposons la logique, le bon sens ou le savoir. Les prostituées précèdent les bien-pensants dans le Royaume. Et les mal équilibrés ou les anormaux ne sont pas handicapés pour ce qui est du salut, par rapport aux bien-portants dont le psychisme a trouvé un régime dit normal. Étrange paradoxe des béatitudes qui empêchent de juger et de prétendre dire le dernier mot...

Le salut ne peut être humainement dit ailleurs que dans le relatif. Mais il s'agit de « tenir parole » sans devenir simplement un lieu où parle le « bien entendu » culturel de notre temps. Dire le salut, c'est toujours prendre de la distance : par rapport à soi, mais aussi par rapport à ce qui va de soi et qui ne demande pas de conversion. A cette exigence, les soucis d'apologétique ou d'adaptation du christianisme ne peuvent rien opposer... On ne parle qu'en se distinguant. On ne parle que si l'on veut dire « autre chose » que ce qui se dit communément et qui, à cause de cela même, n'est plus réellement parole ».

Cheminer avec

Cette formule est aujourd'hui très employée. Elle fait allusion aux disciples d'Emmaüs. Son succès est significatif. Entre le silence érigé en principe, et l'agression verbale que nous refusons, elle ouvre une direction. Et elle invite à tenir compte avec respect de l'interlocuteur : donc pas seulement du signifiant et du signifié ou de leur rapport. Une signification n'a d'intérêt qu'en fonction des destinataires, tels « ceux qui ont depuis 30 ans tenté de vivre leur foi au cœur d'un monde hostile à l'Évangile, et qui maintenant nous disent : « Vous êtes des prédicateurs à bon compte », remarque un membre de l'atelier. Une telle réflexion fait apparaître le bien fondé du partage de vie pour

lès « prêcheurs » attirés, avec ce qui en est la conséquence : partager la difficulté à dire la foi.

M. Domergue (dans *Christus* n° 79 : *Le temps du silence*, pp. 268-269), analyse bien la raison d'être de ce cheminement avec l'autre.

« Le silence est justifiable chaque fois qu'on est réduit au silence. C'est dire que le silence est une attitude subie. Cette contrainte semble la seule justification possible ». Nous avons maintes fois décrit les situations où le silence paraissait s'imposer.

Pendant, remarque M. Domergue, « même chez celui qui se tait, la parole reste là, présente mais liée. Si le croyant continue à croire, tout en se taisant, c'est qu'il s'est produit chez lui un phénomène de correction, au contact de la vie et de ses exigences. Confronté à la mutation culturelle que nous traversons, il s'est mis à sentir différemment les affirmations de sa foi.

Prenons un exemple : il n'est pas du tout gênant pour moi de penser par exemple que Dieu est Seigneur et Maître, parce que au fil du temps, j'ai chargé ces expressions d'un sens compatible avec ma liberté... Autrement dit, ma foi, certaine et sûre d'avoir le dernier mot, s'est taillée un chemin possible ; elle s'est purifiée par sa propre logique. Il reste que je ne vois pas comment je pourrais, dans le monde actuel, présenter Dieu comme le « Seigneur et Maître »... sinon au prix de longues explications. Explications qui risquent fort d'être vaines, si mon interlocuteur ne fait pas avec moi le chemin, qui peu à peu les charge du sens que j'entrevois... Le nouveau lieu de la parole est cet itinéraire de recherche à parcourir avec l'interlocuteur ».

Rien dans cela qui ressemble au slogan, peu sensé, selon lequel il faudrait se faire athée pour cheminer vers la foi avec les athées. Thérèse de l'Enfant Jésus n'a jamais nié Dieu aux pires moments de sa nuit, quand elle avait l'impression que Dieu n'était pas.

Au bout du cheminement, les mots, le style, les signes auront peut-être changé. Pas toujours. C'est encore à la Bible qu'on reviendra : mais de lettre qu'elle apparaissait elle sera redevenue esprit. Elle aura repris sens et pouvoir de conversion. Paul a introduit dans le langage chrétien des mots et des perspectives

empruntés aux Grecs. Mais il a aussi fait parler un langage neuf à la Bible dans laquelle il introduisait le monde païen. Et il a vécu la conversion à Dieu dans le sillage d'Abraham.

La Parole ne nous appartient pas

Un propriétaire donne ou refuse, librement, ce qui est sien. Un penseur garde pour lui ou décide de diffuser ses trouvailles.

La Parole, nous n'en sommes pas maîtres : d'abord parce qu'elle ne vient pas de nous, mais de Dieu ; ensuite parce qu'elle n'est pas que pour nous : tous y ont droit.

Nous disons souvent que nous avons plus à recevoir qu'à apporter, à écouter qu'à parler : c'est vrai en ce sens que l'Eglise vit, grandit et se dit dans le monde, avec son aide : elle ne peut le servir qu'en ayant besoin de lui. « De l'opposition même de ses adversaires et de ses persécuteurs, elle a tiré de grands avantages et elle peut continuer à le faire » (Gs. 44, 3). Elle ne saurait percevoir le sens de l'Évangile, ni le dire, que dans le langage et en fonction de la vie des humains.

En temps de chrétienté elle s'est comprise comme Mère et Maîtresse en toutes choses, non sans des abus de pouvoir qui restent inscrits dans l'histoire de ses rapports avec la science, la société civile, et la politique. Cette image de marque nous rend justement modestes.

1.

Mais nous aurions *un premier tort*, en pensant que la Parole ne vaudra que si nous la tirons de *notre fonds* ou de *notre cru*. La Parole précède et déborde chacun de nous et l'Eglise elle-même. Sa portée et sa fécondité chez d'autres n'est pas mesurable à ce qu'elle produit en ses porte-Parole. Avec humour, le livre des Nombres nous compte une histoire où Yahvé se sert de l'ânesse de Balaam et du païen Balaq pour s'exprimer (Nb. 22, 23). Paul est concurrencé par des prédicateurs intriguants : « Qu'importe, du moment que, hypocritement ou sincèrement, le Christ est annoncé » (Phil. 1, 18). Augustin souvent recommande d'entendre la voix du Pasteur à travers celle de

pasteurs qui ne vivent pas ce qu'ils disent (p. e. Sermon 32 éd. Morin). Non que les trahisons ou les vétustés des membres de l'Eglise soient pour rien dans la crise de la foi ; l'Evangile n'est pas tendre là-dessus (Mt. 18, 4, 5). Mais accordons qu'une Parole qui existait avant nous, dite par plus grand que nous, portant plus loin que nous, n'est pas strictement conditionnée par notre génie ou notre indiscutable perfection.

2.

Nous aurions un *second tort* en décidant *arbitrairement* de parler ou pas. L'Evangile n'est pas à nous. Le confisquer serait une injustice à l'égard de ceux qui y ont droit, en qui son énergie trouvant un terrain fertile peut faire lever une moisson. Nous ne sommes que des intendants : « Heureux le serviteur qui aura donné à manger en temps opportun » (Luc 12, 42-43). On connaît l'inquiétude de Paul : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile » (1 Cor. 9, 16).

Mais quand et à qui proposer la nourriture ? Répondre à la faim des gens... Respecter ceux que nos préparations rebutent... Presser de manger ceux qui en ont objectivement besoin, en espérant que l'appétit viendra en mangeant... Un même participant à l'atelier des équipes urbaines exprime deux analyses (les gens attendent, les gens n'attendent rien), et deux inquiétudes (ne pas proposer, proposer, mais en craignant l'indiscrétion).

Nous retrouvons le discernement, ses difficultés, ses exigences.

D'une part déceler la faim des gens, la signification de leur désir, fût-il voilé par l'anticléricalisme, voire l'athéisme : donc ajuster son radar sur leur longueur d'onde, écouter et comprendre fraternellement, et travailler la signification de l'Evangile pour aujourd'hui.

D'autre part, respecter a priori les indifférences et les durcissements, les comprendre sans s'aplatir dans la démagogie. D'où viennent-ils ? Hier les gens d'Eglise accusaient la mauvaise volonté des autres (« ils ! »). L'orgueil, la lâcheté, ou la légèreté ne sont évidemment pas plus à exclure en notre temps qu'en celui des Pharisiens ou des Athéniens. Nos contemporains ne sont pas tous des gens ouverts à Dieu, seulement déçus par les chrétiens.

Nous savons que la crise de la foi relève d'autres causes historiques et culturelles, qu'il s'agit d'affronter. Faut-il cher-

cher du côté des déficiences de l'Eglise ? Nous avons cessé d'en être les patriotes justifiant tout, pour en être les premiers critiques : cela aussi fait partie du discernement. L'objet de la critique a évolué. Nous pleurons ses déficits moraux, comme si Jésus-Christ lui-même ne les avait pas annoncés, comme si une Eglise impeccable était possible, comme si l'Evangile n'impliquait pas la reconnaissance honnête du péché, la possibilité de la conversion, l'offre du pardon, et l'espérance toujours ouverte, et comme si nous avions le droit de juger, en nous faisant artificieusement extérieurs à ce péché. Aujourd'hui nous souffrons plutôt du décalage culturel de l'Eglise, de la lourdeur de l'appareil, de l'insignifiance des discours tenus, du mauvais rapport institué avec les entreprises humaines, notamment politiques. Evolution significative, qui oriente sur une autre piste, sans doute plus décisive. *Le givre* que l'atelier décèle interposé entre nos contemporains et la Parole, tient à l'évolution collective des esprits, travaillés par la critique moderne, à une incroyance culturelle post-chrétienne plus résistante sans doute que celle des Athéniens, à l'érosion du sous-sol religieux ancestral, du sous-sol philosophique, du sous-sol anthropologique et moral dans lequel l'Evangile avait poussé ses racines (cf. l'article de J.-M. Ploux : n° 48 de la LAC. pp. 40-44).

3. Ces réflexions font penser à un *troisième* tort que nous pourrions avoir : *oublier qu'il s'agit de la foi de l'Eglise.*

Aucun d'entre nous n'est situé isolément avec sa responsabilité d'Evangile en compagnie d'un interlocuteur. Il est solidaire de l'Eglise. Il l'est en fait, puisqu'il s'entend dire : « Toi ça va, mais ton Eglise... ». Il l'est en droit, depuis son baptême et son ordination.

Mais la foi de l'Eglise, qu'est-ce que c'est ?

Les circonstances nous ont déportés d'une vue toute objective, où il s'agissait de dire cette foi dans une authenticité intemporelle et impersonnelle, à une vue existentielle et personnelle : je n'assène pas une doctrine abstraite, j'exprime dans un dialogue amical ce que je crois et pourquoi je crois. Et même le problème se situe souvent encore en-deça : le temps n'est pas de dire aux autres, mais de me dire la signification de l'Evangile pour moi-même tel que je suis devenu dans un contexte humain nouveau. Mes mots, mes représentations, mes

repères éthiques, ont été passés au crible. Je ne suis pas sorti indemne du procès des aliénations. Je suis d'autant moins porté à dire la doctrine, que je sens tous les soupçons qui mettent mes interlocuteurs sur la défensive. La foi, on la décline aujourd'hui de préférence à la première personne, et même à la première du singulier.

Or *ma foi* ou celle de *mon groupe* est à son tour sujette à caution. Elle aussi relève du soupçon. Les formes conceptuelles ou pratiques qui l'expriment sont de moi ou de mon groupe, donc marquées par les intérêts, les idéologies, les circuits sociaux auxquels je participe. « Il doit y avoir plusieurs expressions culturelles de la foi comme il y en a plusieurs traductions idéologiques. A elle seule, aucune n'en rendra compte absolument, mais leur multiplicité manifeste que la foi est bien la réponse d'hommes concrets, donc divers. Certes tout n'est pas compatible avec la foi, et la communauté ecclésiale interpellée par l'Évangile doit sans cesse purifier son regard et sa parole. Dès lors, la Foi qui s'inscrit dans l'histoire des hommes au long des temps doit être maintenue dans l'unité et la vérité pour rester « Foi ». Or c'est aux moments où la Foi chrétienne va germer dans des univers nouveaux que son authenticité est le plus en péril » (J.M. Ploux. Art. cit. p. 53).

4. La tentation synchrétiste

Dieu, Jésus-Christ, le Royaume seront toujours incommensurables. Pourtant il se révèlent dans l'histoire des hommes, par le moyen d'un peuple. L'alliance est proposée et doit être proposée, grâce à la rencontre de la graine évangélique et du terrain humain, comme il est dit dans Matthieu 13. La graine est stérile si on la conserve à l'état de graine. Elle doit être risquée en terre. Quelque chose d'inédit doit surgir des potentialités et de la semence et du champ.

Comment jouera la dialectique entre l'une et l'autre ?

La tentation est de sacraliser simplement ce que j'ai trouvé : les idéologies, les humanismes, les solidarités équivalant d'emblée à la foi, à la charité, au règne de Dieu, et même à l'Église. Le syncrétisme date des origines : les judaïsants réassimilaient l'Évangile à la Loi ; les gnostiques à la sagesse grecque, ou aux mystiques orientales. Autrement dit la foi ne creusait aucune inscription dans le matériau. C'est celui-ci qui commandait.

Une certaine manière de revendiquer l'autonomie de l'humain peut rééditer le syncrétisme. Si la foi n'est pas d'emblée à l'œuvre au départ, elle ne le sera jamais. Elle ne prend rien pour argent comptant sans l'avoir éprouvé. C'est si vrai que nous n'investissons pas, nous ne nous investissons pas dans n'importe quel terrain. C'est trop vite dit qu'il y a des milieux divers et qu'il faut être partout : on ne se fait pas proxénète pour évangéliser ce « milieu ». Ce n'est pas après coup, dans un second temps qui ne peut que se faire attendre, qu'on rajoutera des motivations, significations ou modalités chrétiennes.

On a sacralisé dans le passé philosophies, systèmes moraux, pratiques sociales, régimes politiques, sans critique suffisante. Nous le déplorons aujourd'hui (parfois injustement, car alors non plus l'Eglise n'existait pas dans les nuages, mais dans son temps). S'il est regrettable que la rencontre de la foi et de l'Eglise avec le néoplatonisme grec, le juridisme romain, la féodalité médiévale, le centralisme de Louis XIV et de Napoléon, le libéralisme bourgeois, le moralisme janséniste, ait conduit à des mariages si difficiles à dissoudre, ne soyons pas de ceux qui réclament de faire pour aujourd'hui ce qu'ils dénoncent comme malfaçons d'hier.

Thomas d'Aquin, si souvent invoqué, n'a pas adopté Aristote sans retouches, et n'en a jamais fait un évangéliste avant la lettre. Si on admet avec Péguy que Platon et Aristote, voire les pas des légionnaires, avaient marché pour « Lui », on peut assurément l'admettre pour Freud, Nietzsche, Marx, la science, la technique, la démocratie, le socialisme... Mais moyennant un travail ardu de discernement *ecclésial*.

Je ne suis donc pas au bout parce que j'ai tenté la rencontre entre la foi et la vie d'aujourd'hui, pour ma part avec un groupe identiquement engagé, « parlant le même langage ». J'ai encore à jouer le jeu d'une recherche commune. C'est ainsi qu'on peut témoigner aujourd'hui d'une « foi d'Eglise ». Sinon chacun ferait des adhérents à sa foi, à son clan : on retrouverait l'alignement, le dogmatisme et la fermeture. On rêverait encore d'uniformité, donc d'uniforme comme les caporaux, au lieu d'une diversité critique tendue vers l'unité d'une seule foi en un seul Jésus-Christ (1).

(1) Bien entendu, il s'agit d'un rêve, caressé par chacun de son côté. En réalité on en arrive à ce que dénonce un des membres de l'atelier : « Comment se fait-il que, concrètement, on mette l'Evangile à toutes les sauces ? Il n'y a pas une authentification, il y en a 36... ».

On devine le chantier : tâches diverses, intervenants divers, recyclage, confrontation, responsabilité collective... Pour aboutir à quoi et quand ? Autres sont les semeurs, autres seront les moissonneurs. Nous risquons d'être enterrés sur le mont Nébo, plutôt que dans une terre promise où couleraient le lait et le miel d'une foi tranquille. Sara nous semble aujourd'hui vieillie, incapable d'engendrer : au temps d'Abraham « par la foi elle fut rendue capable d'avoir une postérité, car elle tint pour fidèle l'auteur de la promesse » (Héb. 11, 11).

Et nous prêtres là-dedans ?

L'atelier n'a guère posé à ce sujet de questions de principe. On a dit par exemple : « C'est toute l'Eglise qui a à être témoin de Jésus-Christ et de l'Evangile ». Mais aussi « il y a une mission particulière, un lien particulier à Jésus-Christ ». Il s'agit d'une « fonction », ayant pour objet « d'authentifier » (c'est le mot employé, malgré « l'ambiguïté » qu'on y décèle), d'assurer la fidélité « à ce qui a été dit une fois pour toutes au cœur de la vie des hommes par Jésus-Christ », et qui se perpétue dans le temps de l'Eglise.

Points de repère bien connus

Ce n'est pas le lieu de disserter sur ce « particulier » de la mission des prêtres, au risque de répéter ce qui a été exposé dans l'article « *Le rêve de Paul à Troas* » (LAC n° 42 pp. 60-73).

Rappelons cependant que la charge des évêques et prêtres n'est pas que d'authentifier. Etant celle de l'Eglise comme telle, leur responsabilité porte conjointement sur son apostolicité, sa catholicité, et son unité. Ces trois titres classiques de l'Eglise ne signifient pas des décorations ni des prérogatives dont on se flatte, mais des charges, donc du travail à faire. Ils sont inséparables, intérieurs les uns aux autres. La sainteté en est à la fois le moteur et la résultante.

Responsables de l'Eglise comme *apostolique*, évêques et prêtres doivent veiller (épi-scopein veut dire veiller sur) à ce que la foi des Apôtres se perpétue au long des temps ; pas seulement sauvegarder l'orthodoxie, même si c'est parfois nécessaire (cf. 1 Cor. 15, 12-13. Col. 2, 8. Tite 1, 10-16), car nous serions réduits à un rôle de surveillants, de pions conservateurs, alors qu'il s'agit de *veiller sur* (rôle de pasteurs : Jean 10, 14-16) la germination de l'Evangile authentique dans toutes les terres humaines.

L'apostolicité renvoie ainsi à la *catholicité* : la tâche est de faire craquer les limites et accaparements (de type culturel, religieux, politique) indus, tels Léon XIII et Pie XI dénouant les liens entre l'Eglise de France et le conservatisme monarchique, et surtout de rendre la foi possible partout, tels les prêtres ouvriers rencontrant la conscience ouvrière, ou Lebbe obtenant l'ordination d'évêques chinois...

Apostolicité et catholicité renvoient à *l'unité*, du fait que pour tous il y a « une seule vocation, un seul Christ, une seule foi, un seul Dieu et Père » (Eph. 4/5). La tâche n'est pas de rassembler dictatorialement autour de nous-mêmes ; elle est d'orchestrer le concert ecclésial « en vue de l'unité dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu » (Eph. 4/13).

La *sainteté* n'est pas plus une prérogative acquise d'emblée : elle postule la fidélité aux trois vocations qu'on vient de dire ; elle est relancée par l'Esprit, en même temps que par la Parole et les sacrements, mais aussi par le ministère apostolique, spécialement responsable de l'une et des autres.

Cette responsabilité est confiée particulièrement, non exclusivement, dans le corps ecclésial, par le moyen de l'ordination, à ceux qui représentent la prévenance et la priorité du Christ : de lui en effet dérivent et sur lui se mesurent authenticité, liberté, et communion. Ils ne sont pas que membres du corps ; ils y sont images, sacrements de celui qui est le vrai Chef, la vraie Source, le vrai Modèle. Ils ne le remplacent pas (noter que les verbes de P.O. 2/3, première phrase, sont à l'indicatif présent). Ils ne sont pas ses lieu-tenants. Mais ils sont ses re-présentants.

Les problèmes sur le terrain

Ces généralités, que nous connaissons, ne suffisent pas à résoudre les questions posées par l'atelier à partir des expériences et perplexités quotidiennes : « C'est l'ensemble de l'Eglise qui est responsable d'elle-même. On veut toujours trouver quel-

que chose qui soit spécifique du prêtre. Il y a des choses qui sont spécifiques du prêtre à une époque, mais qui ne sont pas nécessairement toujours de toutes les époques. Moi je pense que c'est à l'Eglise qu'il appartient de dire Jésus-Christ pour le monde d'aujourd'hui... Ce n'est pas moi qui vais dire Jésus-Christ dans cette portion d'Eglise qui est là. Je vis ça très profondément au niveau d'une équipe de jeunes adultes. Parmi les gens qui sont là, il y a des gars — en particulier un — qui disent bien mieux Jésus-Christ que moi ».

Ce langage a suscité des réactions dans le groupe. Essayons d'y voir clair..

Pour cela réfléchissons sur plusieurs expressions :

- « quelque chose de spécifique »,
- « du prêtre » (avec « ce n'est pas moi qui... »),
- « il y a des laïcs plus capables »,
- « cette portion d'Eglise qui est là ».

Le prêtre ou les prêtres ?

Parler « du prêtre », ou de « moi prêtre », de ce qui m'est « spécifique » est un langage courant parmi nous, depuis longtemps. Nous n'y prenons pas garde, tant cela semble aller de soi.

Or, rien n'est moins sûr.

Ainsi Vatican II parle des prêtres, ou des évêques, ou du collège épiscopal : par exemple « le soin d'annoncer l'Evangile dans tous les coins du monde incombe au corps des pasteurs » (LG. 23/3). Plutôt que de définir une essence sacerdotale, il situe dans le peuple de Dieu un ensemble de responsables, il pose un lien structurel entre quelques-uns, les ministres, et tous, pour assurer et signifier la relation du Christ à son Eglise.

La réflexion pastorale courante n'a pas assez retenu ce point, qui a pourtant une portée pratique. Puisque l'ordination agrège à un corps presbytéral et ainsi à la succession apostolique (PO. 2/2. De même Document des Dombes n° 11), il n'y a pas d'en-soi sacerdotal, de caractère individuel et omnivalent, mais participation, dans l'Eglise, selon les dons divers, à une charge collective.

Il faudra nous réhabituer à ne plus situer les gens par rapport au prêtre, à un prêtre, à leur prêtre. Paul rabrouait les Corinthiens partagés entre clientèles ecclésiastiques affrontées (1 Cor.

1/11-13, 3/1-4). Un prêtre est membre d'un presbytérium autour d'un évêque. Les évêques sont membres d'un collège sous la prééminence du pape. Le discernement et l'authentification s'exercent de part en part, à travers l'activité conjointe de tout le corps (« éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu », écrit Jean aux chrétiens : 1 Jn 4/1), la dernière instance appartenant au ministère apostolique (« celui qui s'ouvre à la connaissance de Dieu nous écoute » : 1 Jn 4/6) chargé de faire jouer cette communion. Un ministre n'est pas un principicule absolu au sein du peuple qui lui est confié. Il a charge, dans sa responsabilité particulière, du bien de l'Eglise universelle (LG. 23/1 et 2), et en même temps le peuple a recours au delà de sa personne s'il estime ne pas rencontrer en lui la vérité de l'Évangile : ainsi fit Jeanne d'Arc en face de Cauchon.

Identifier le prêtre par des tâches réservées ?

Chercher obstinément à identifier « le » prêtre en le comparant « au » laïc, voire « aux » laïcs, discriminer les « choses » ou le « quelque chose » qui serait à eux (donc pas à nous !), à nous (donc pas à eux !), est une impasse. Les actes strictement réservés aux ordonnés deviennent minoritaires dans nos vies, heureusement. Que des fidèles participent à la catéchèse ne nous disqualifie pas pour y contribuer. Ni l'inverse. Il y a du travail pour tout le monde. Le temps n'est plus de s'incriminer de part et d'autre des barbelés délimitant le cadastre, parce que « ils » prennent « notre » place.

La vraie piste est tracée par les textes les plus classiques de l'envoi en mission : Mt 28/18-20. Mc. 16/14-20. Act. 1-8-13. 2/1-4. Nous nous identifions comme prêtres par notre appartenance active et responsable au corps ministériel (à ne pas confondre avec une caste sociologique sacerdotale), au service de tous les aspects de la mission de l'Eglise : cela n'empêche aucunement tous les membres de cette Eglise d'avoir part à la mission du corps tout entier (PO.2/1), en lien évidemment avec le ministère apostolique.

Autrement dit, sur le fond commun de la coresponsabilité baptismale rappelée à Lourdes 1973, se détache une coresponsabilité pastorale. Voilà pourquoi les prêtres, au nom de leur rapport constitutif aux successeurs des Apôtres, ont à assumer collectivement la tâche de l'Évangile : présence aux hommes, recherche du langage et des signes pour la Parole aujourd'hui,

formes adéquates de vie et de communion ecclésiales. Vie d'équipe, confrontation, recherche commune, ne sont pas que des trucs pour un meilleur rendement : elles s'enracinent dans la théologie du ministère (PO. n° 8).

La vraie identité

Mais s'il y a des laïcs plus capables ?

Attention à ne pas retomber dans la comparaison et l'affrontement sans issue, au sein du ménage (le couple !) prêtre-laïc ou encore sacerdoce-laïcat. Nous sommes empêtrés, en France du moins, dans cette problématique ignorée de l'Eglise des origines.

Qu'un jeune militant, un chrétien tout ordinaire, un ministre non ordonné, doué de réflexion, de discernement, et d'une foi vigoureuse, puissent « dire Jésus-Christ » mieux que le « prêtre présent », pourquoi pas ? Faudrait-il que l'élément « hiérarchique » intervienne avec autorité à toute réunion, sur toute question ? Le temps est passé du mot du Père pour terminer la séance. Il n'est pas besoin d'un prêtre à chaque rassemblement : on le sait en Tiers-Monde depuis longtemps, et chez nous on réinvente les ministères non ordonnés. L'Eglise était habituée à fonctionner à base de prêtres pour toute activité et toute charge. Elle doit se réhabituer à faire jouer tous ses dons et tous ses membres.

Elle n'en continuera pas moins à s'identifier elle-même, et à être identifiée par ceux du dehors, comme Eglise de Jésus-Christ, à partir bien sûr des rassemblements de chrétiens, de la Parole de Dieu, des sacrements, mais aussi du ministère apostolique. Car elle n'est pas un système de pensée, mais un peuple conduit par un Pasteur (Jean 10), un corps vivifié par une Tête (Eph. 4/15), un temple bâti sur un Rocher (1 P. 2/7, 1 Cor. 3/11) : la primauté du Christ sur son Eglise, n'est pas celle d'un dominateur mais d'un Serviteur qui donne sa vie (Mt. 20/20-28, Jean 13/1-20). Telle est la fonction des ministres mandatés par lui : signifier son autorité (1) à Lui, qui est toujours et plus que jamais celui qui fait être son Eglise (PO. 2/3) ; et la signifier comme des serviteurs.

(1) Ce mot d'autorité fait peur : il est pourtant justifié (cf. Mt. 28/18, PO. 2/3). Encore faut-il l'entendre avec les réserves dites en Mt. 23/6-12. Une rapide réflexion est faite là-dessus dans la LAC n° 42, note 19 de l'article *Le Rève de Paul à Troas*, p. 54.

Les chrétiens le sentent bien, à commencer par ceux qui sont le mieux affranchis du cléricalisme, le plus désireux de coresponsabilité. Ils ne tiennent pas à recevoir un cachet presbytéral au bas de chacun de leurs dires ou de leurs actes, mais à être effectivement de l'Eglise de Jésus-Christ, et donc à être en lien vivant avec les représentants en chair et en os de celui qui survient à leurs recherches et réalisations, et en constitue le repère éternel. Lien vivant dit plus et mieux que des sanctions juridiques. La qualité spirituelle et apostolique de François d'Assise surpassait de beaucoup celle des prélats de l'époque. A la différence d'autres « spirituels » contestataires (1) dont les initiatives se perdirent, il resta toujours soigneusement dans la communion, guidé par cet instinct qui l'avait fait se cacher tout nu derrière la chappe de l'évêque, lorsque son bourgeois de père voulut le récupérer. Ignace de Loyola était suspect au rigide Paul IV : il fit le gros dos tant qu'il fallut, mais ne mit jamais en question, pas plus que Paul en difficulté avec Pierre et Jacques, le lien avec les colonnes de l'Eglise (Gal. 2/1-9).

Autorité d'un type nouveau

Selon quelles fréquences, dans quels rapports de pouvoirs, les liens avec les pasteurs doivent-ils être assurés, c'est à voir et à mettre au point, dans une transformation progressive et déjà commencée de la sociologie que nous pratiquons. On vivra demain avec moins de prêtres, mais non sans intervention autorisée des prêtres et évêques au service de la catholicité, de l'authenticité, de l'unité, de la sainteté de l'Eglise.

Autorisée bien sûr, le plus possible, par la qualité spirituelle ou théologique des intervenants. Il est anormal et même scandaleux (2 Cor. 3/10. 1 P. 5/1-4. 1 Tim. 4/12-16) que la charge d'authentifier ecclésialement la foi ne soit pas justifiée par la compétence et la fidélité des responsables. Le souci de discerner avec soin ceux qui sont dignes et de les former remonte aux origines (Tit. 1/5-9) : il s'exprime dans le rite d'ordination. Aussi comprend-on la réflexion faite par l'atelier : « Cette mission d'authentification, je la vois comme me demandant de prendre tous les moyens qui me permettront de dire : ce qui se vit dans cette communauté est dans la ligne de la Tradition apostolique. Je ne puis dire cela qu'après avoir pris tous les moyens humains, y

(1) Sur les « spirituels » cf. HANS KUNG. *L'Eglise*. Paris. DDB. tome 2 pp. 264-271.

compris ceux qui relèvent de la confrontation. C'est une responsabilité fantastique ».

Mais à la limite, remarque S. Augustin, qualification fonctionnelle et qualification personnelle sont dissociables : Judas baptise, c'est le Christ qui baptise (cf. la thèse de R. CRESPIEN : *Ministère et sainteté*). Conditionner strictement celle-là par celle-ci serait clérical, c'est-à-dire confondre les prêtres avec le Christ lui-même.

Le « plus » qui compte est celui de Jésus-Christ, expression de l'amour prévenant et appelant du Père. « Il est bel et bien essentiel à la manière dont Jésus-Christ a constitué son Eglise », dit un participant, que ce « plus », que la proposition surhumaine de Dieu, soient signifiés : et par l'Évangile, et par des responsables vivants de cet Évangile. Le « qui vous écoute m'écoute » nous le voyons pris très au sérieux dès les Actes et les Épîtres.

Danger de cléricalisme ? Evidemment. Mais danger à affronter. Il existerait aussi dans une Eglise sans prêtres : le pouvoir ne reste jamais vacant. Pour être informel celui des groupes de pression ou des leaders charismatiques n'en est pas moins réel.

L'atelier a bien senti le problème.

Quelqu'un dit sa gêne en face d'habitudes héritées du passé : « Les curés savent tout, ils savent ce qu'il faut penser, ils savent ce qui est bien, ils savent ce qui est mal ». Contre cela l'anticléricalisme, des chrétiens et des non chrétiens, réagit de plus en plus. Le remède apparaît clairement : en face des difficultés de la foi et du langage de la foi, il importe que nous soyons nous-mêmes en recherche, avec les chrétiens et aussi avec les non-chrétiens ; et que la formation ne soit plus réservée aux prêtres (car le savoir engendre le pouvoir) mais largement assurée aux fidèles pour qu'ils puissent être réellement (pas par simple désignation pour faire partie du comité, ou du conseil) responsables.

Cependant le même ajoute : « Par ailleurs je m'aperçois que ma participation au mouvement ouvrier est lue, d'une façon ou d'une autre, comme une authentification de l'Évangile ». Cette réflexion est appuyée par celle-ci : « Ce qui est positif c'est que les choix que nous, prêtres, faisons, sont lourds de portée. Dans le comportement, dans les choix des prêtres, c'est extrêmement positif que l'on reconnaisse certains courants de solidarité, cer-

taines formes d'action, comme étant des lieux où l'Évangile peut se vivre ».

A travers ces constatations il apparaît que la même conduite prend une signification particulière du fait qu'elle est celle de prêtres et pas seulement de chrétiens. C'est bien pour cela que Pizzardo ne voulait pas de prêtres ouvriers. Pourquoi nos choix sont-ils ainsi « lourds de portée » ? En vertu d'habitudes sociologiques sûrement (les partis ne s'y trompent pas quand ils invitent les prêtres à monter sur l'estrade ou à signer un papier). Mais l'Église n'est pas dans les nues, elle a une sociologie : le tout est de la gérer en conformité avec la foi. A nous donc, grâce au discernement et à la confrontation, de voir la qualité de ce que nous signifions par nos choix (ou nos abstentions).

Une difficulté

« Ce qui est dangereux... c'est le nombre de gens qui pensent que les choix que nous faisons sont l'illustration de la Parole que nous portons. Moi ça m'embête un peu. Il y aurait quelque chose à dénoncer, et tout un effort à faire dans la vie concrète de l'Église, pour que ne soient pas considérés comme l'illustration de la Parole les choix précis que les prêtres font dans leur comportement quotidien... Si tous les prêtres manifestent de près ou de loin un choix socialiste, c'est que l'Évangile considère comme hérétiques ceux qui n'ont pas fait le même choix ».

Faut-il généraliser de telles observations faites sur un terrain précis ? Nous ne semblons pas à la veille du ralliement massif des prêtres au socialisme (1). D'autre part un historien de l'Église de France, R. Remond, rappelle que la tentative du clergé de barrer la route à la république, il y a un siècle, s'est heurtée à la résistance de la majorité de la masse chrétienne, et qu'un ralliement au socialisme pourrait rencontrer une résistance analogue.

Quoi qu'il en soit le problème soulevé est réel. Comment l'éclairer sans un long détour sur Église, foi et politique ? Je risque seulement deux remarques.

D'abord l'information et la culture se généralisent (bien que ce soit avec beaucoup d'équivoques) : les gens peuvent moins difficilement se conscientiser, donc acquérir une autonomie de jugement. Ceci vaut au plan humain des motivations politiques

(1) cf. R. REMOND, dans *Politique et foi*, Ed. Cerdic, Strasbourg 1972 pp. 84 ss.

de leurs choix, et au plan chrétien du discernement évangélique, qui doit jouer partout, y compris dans la politique. Lutter contre le cléricisme implique donc, encore un coup, de reconnaître les libertés, de les aider à s'équiper, au lieu d'enrégimenter des clientèles. Sans rêver que tous seront des « militants conscients et organisés ».

Ensuite, ce qui a été dit plus haut du rapport signifiant-signifié semble s'appliquer exactement ici. Imiter Jésus-Christ ou les saints n'est pas copier la matérialité de leurs comportements. Être crucifié ne veut pas dire être littéralement cloué sur deux planches, mais aller au bout de la fidélité sans fuir la souffrance et la mort. Si nos comportements doivent être exemplaires (Mt. 5, 14), c'est par leur *signification*, par l'esprit qui les habite — et peut inspirer chez d'autres des comportements autres —, par le choc salutaire qu'ils peuvent opérer sur des consciences engourdies ou murées, par une charité qui transparaît même dans les luttes, par une pauvreté qui exclut volonté de puissance et sectarisme... Cette signification dépend pour une part de notre situation : elle est autre en chaire, autre en réunion, autre en usine. Elle dépend de la finesse avec laquelle nous discernons ce que, dans telle situation, le choix d'un, de plusieurs, ou de tous, signifiera au cœur des hommes.

Enfin, il nous appartient d'explicitier, à nous-mêmes et aux gens, les raisons de nos choix, en faisant apparaître que nous n'imposons pas au nom de l'Absolu de l'Évangile ce que nous estimons, quant à nous, compatible, conforme, concordant avec l'Évangile, voire — pourquoi pas ? — « illustration de la Parole que nous portons ». Que sera demain le rapport entre socialisme et l'Évangile ? Ce sera plus à la pratique historique réfléchie et progressivement ajustée de l'Église, des chrétiens, des prêtres, au contact des réalités politiques, y compris les formations socialistes, de le dire, qu'à des constructions théoriques a priori, qui finiraient par nous ramener à une « politique tirée de l'Écriture sainte ».



Il n'y a pas lieu de conclure, sinon en citant une réflexion d'un des participants, qui ouvre sur la recherche à poursuivre : « Nos comportements doivent être réfléchis rationnellement et demandent des analyses qui les fondent en tant que comportements humains... En même temps je pense que, dans la foi, il y a un Dieu qui, Lui, fonde tout cet humain... Nous sommes

tous assez malhabiles pour voir comment ces deux types de fondement qui ont, chacun dans leur ordre, leur consistance, doivent ne pas se mélanger et néanmoins s'articuler ».

La question se pose particulièrement à nous, puisque nous participons à la responsabilité de signifier et servir « le seul Fondement qu'on puisse poser, celui qui est en place, Jésus-Christ » (1 Cor. 3, 11).

Carnet de la Mission

La mère de Claude RENAUD (Annaba) et celle de Michel BLONDEL (Toulouse) sont décédées.

Que leur famille et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Numéros disponibles

- n° 43 : Déchiffrer ce qui est inscrit en nos vies (G. Couvreur). — Sur les traces de Paul... (Les responsables de la Mission de France et de l'Association). — Noël à Gerizay : De Lip à Pil (P. Bressollette). Noël avec les réfugiés chiliens.
- n° 44 : « Tous responsables dans l'Eglise ? » Bien comprendre le dossier « Lourdes 1973 » (Comité épiscopal de la Mission de France) — Au service de la Mission de l'Eglise : une association entre les diocèses et avec la Mission (Bureau Responsable de l'Association).
- n° 45 : Dieu « parle » -t-il aux hommes ? (Jean Rémond) — Glanés ici ou là : — Pour quelles raisons je crois que Dieu parle aux hommes (Jean Rémond) — Le Message apostolique de la Résurrection (Pierre Derouet).
- n° 46 : André Bossuyt, évêque de la M.d.F. — Anniversaire : Le Père Suhard — Synode, Objectif 74.
- n° 47 : Les jeux de la mort et du hasard (Julien Potel) — L'homme devant la mort (Marcel Massard).
- n° 48 : Plantation de l'Eglise... — Germination de la Foi (J. M. Ploux).
- n° 49 : Ce qui est vécu aujourd'hui par la Mission de France et l'Association (Equipe centrale et Comité épiscopal — Lourdes novembre 74).
- n° 50 : Eglise locale et pouvoir en place (Equipe de Gennevilliers — M. Massard) Table thématique Janv. 67 - Déc. 74.
- n° 51 : Prêtre dans la navigation (Roland Doriol) — « Parole d'espérance réalisée » (Pierre Laurent) — Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine (Eugène Gernigon) — Région Nord et Ouest.